

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ELOMIRE HYPO- CONDRE

CHALUSSAY, LE BOULANGER DE

Comédie — 1670

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ELOMIRE	188 rép.	LE BALAFRÉ	4 rép.
LAZARILLE	51 rép.	TOUTE LA TROUPE	4 rép.
ORONTE	40 rép.	ANTOINE, VALET DES MÉDECINS	3 rép.
ALCANDRE	34 rép.	CASCARET	2 rép.
FLORIMONT	27 rép.	LUCINDE	2 rép.
BARY	24 rép.	CALISTE	2 rép.
EXEMPT	22 rép.	LE DRAGOMAN	2 rép.
LE CHEVALIER	21 rép.	LE PORTIER DES COMÉDIENS	2 rép.
ISABELLE	16 rép.	ÉRASTE	1 rép.
EPISTENEZ	15 rép.	CLARICE	1 rép.
GERASTE	15 rép.	LUCILLE	1 rép.
ROSIDOR	12 rép.	LE COMTE	1 rép.
CLIMANTE	9 rép.	LE MARQUIS	1 rép.
L'ORVIETAN	6 rép.	ESCULAPE ET MOME	1 rép.
UN SUISSE	6 rép.	MOME	1 rép.
ANGÉLIQUE	6 rép.	ESCULAPE	1 rép.
CLEARQUE	4 rép.	Tous les acteurs ensemble	1 rép.
ALPHÉE	4 rép.		

*Personnages muets & suite : BARI, CONVIÉS, DEUX MUSICIENS, UN EXEMPT DU
GUET, SANS MALICE, AUTRES ARCHERS, SIX FEINTS TURCS, AUTRES COMÉDIENS
ET COMÉDIENNES, UN VALET*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	6
ACTE II	31
ACTE III	57
ACTE IV	72
DIVORCE COMIQUE	74
ACTE V	103

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Élomire, Isabelle, Lazarille.

(La scène de cet acte est dans la chambre d'Élomire, qui doit être fort parée.)

ELOMIRE

Toi qui, depuis l'Hymen qui nous unit tous deux,
N'eus que d'heureuses nuits, et que des jours heureux ;
Toi qui fut mon plaisir, toi dont je fus la joie,
Apprends le dur revers que le Ciel nous envoie :
Et pour me soulager en de si grands travaux,
Compagne de mes biens, viens l'être de mes maux.

5

ISABELLE

Quel mal avez-vous donc ?

ELOMIRE

Ah ! J'en ai mille ensemble.

ISABELLE

Quels maux ; et depuis quand : dites vite, je tremble.

ELOMIRE

N'as-tu point remarqué que depuis quelque temps
Je tousse, et ne dors point ?

10

ISABELLE

Non.

ELOMIRE

Je crois que tu mens.
Et ce frais embonpoint dont brillait mon visage,
Comment le trouves-tu ?

15

ISABELLE

Tout de même.

ELOMIRE

Je gage
Contre toi qu'il s'en faut pour le moins les trois quarts.

ISABELLE (*à part*)

Que dit-il, justes Dieux ! Ah ! les vilains regards ?
Il est fou.

20

ELOMIRE

Lazarile, ai-je pas le teint blême !

LAZARILE

Oui, Monsieur.

ELOMIRE

Le miroir me l'a dit tout de même ;
Et ces bras qui naguère étaient de vrais gigots,
Comment les trouves-tu ?

25

LAZARILLE

Ce ne sont que des os,
Et je crois que bientôt, plus secs que vieux squelettes
On s'en pourra servir au lieu de castagnettes.

ISABELLE

Lazarile.

LAZARILLE

Madame ?

30

ISABELLE

Apprenez qu'un valet
Qui se moque d'un maître, a souvent du balais ;
Et si vous ne voulez proscrire vos épaules,
Taisez-vous, et sachez que nous avons des gaules.
Quoi ! Votre maître est maigre, et pâle, dites-vous ?

35

LAZARILLE

S'il n'est tel à mes yeux, qu'on m'assomme de coups.

ISABELLE

Est-il tel à vos yeux, s'il est autre à ma vue ?

ELOMIRE

Mais, ma femme, peut-être, avez-vous la berlue ?
Car, enfin, Lazarile...

ISABELLE

Et Lazarile et vous, 40
Si vous vous croyez maigre et pâle, êtes deux fous.
Vous dormez comme un porc, vous mangez tout de même ;
Qui diantre donc pourrait vous rendre maigre et blême.

ELOMIRE

J'aurai donc la couleur telle que tu voudras ;
Et même si tu veux, je serai gros et gras : 45
Mais que m'importe-t-il, je me crois bien malade,
Et qui croit l'être, l'est.

ISABELLE

Mais qui se persuade
D'être malade alors qu'il est sain comme vous,
Est dans le grand chemin de l'hôpital des fous. 50

LAZARILLE

Madame dit fort bien ; et si je ne m'abuse,
Il faudra vous y mettre...

ELOMIRE

Ô la plaisante buse !
Quand, comme il vous paraît, j'aurais l'esprit gâté,
Est-ce que l'on met là les fous de qualité ? 55
Y vit-on de la Cour jamais mener personne ?

LAZARILLE

Mon maître n'est pas fou, comment diable, il raisonne ?
Il dit vrai, j'en connais à la Cour plus de six,
Qui sont plus fous que lui.

ELOMIRE

J'en connais plus de dix ;
Et je les nommerais s'il était nécessaire.

60

ISABELLE

Ah ! Mon cher Élomire, apprenez à vous taire ;
Je connais votre mal : pour avoir trop parlé,
Quelque ennemi vous a, sans doute, ensorcelé.

ELOMIRE

Comment, ensorcelé ? Je suis donc sans remède ?

65

ISABELLE

Qui vous a fait le mal, vous peut donner de l'aide.

LAZARILLE

Oui bien, si le morceau n'est donné pour toujours :
Car autrement, mon maître est sans aucun secours.

ELOMIRE

Mais quand ce sorcier-là pourrait m'être propice,
Comment le voudrait-il, s'il eut tant de malice ?

70

LAZARILLE

S'il était honnête homme ?

ELOMIRE

Honnête homme et sorcier ?

LAZARILLE

Il est d'honnêtes gens, Monsieur, de tous métiers,
Comme de tous métier, il en est aussi d'autres.

ELOMIRE

Mais s'il est contre nous, peut-il être des nôtres ?

75

LAZARILLE

On ramène souvent les gens au bon chemin ;
Et je vous en réponds, s'il n'est pas médecin :
Mais s'il est tel, ma foi, l'attente est ridicule,
Je n'en connais pas un moins têtu que sa mule.

ELOMIRE

Ah ! Je suis donc perdu, Lazarile.

80

LAZARILLE

Pourquoi ?

ELOMIRE

C'en est un ; qu'en dis-tu, ma femme ?

ISABELLE

Je le crois :
Mais pourquoi diantre aussi, vous mites-vous en tête
De jouer ces gens là ?

85

ELOMIRE

Que veux-tu ? J'étais bête :
Mais quoi ! J'ai fait la faute, et je la paye bien.

LAZARILLE

Bon courage, Monsieur ; peut-être n'est-ce rien :
L'on voit beaucoup de gens prendre pour sortilège
Ce qui n'est que poison.

90

ELOMIRE

Mais comment le saurais-je ?

LAZARILLE

Vous en allez bientôt être tout éclairci ;
L'Orviétan et Barry s'en vont venir ici :
Je les en ai priés ce matin par votre ordre ;
Si ceux-là n'y font rien, personne n'y peut mordre ?

95

ELOMIRE

Je le sais mieux que toi, nous avons autrefois
Étudié sous eux, et des jours plus de trois :
Et sans eux, ce talent que j'ai pour le comique ;
Ce talent dont je charme, et dont je fais la nique
Aux plus fameux bouffons, eut avant le berceau,
En malheureux morné, rencontré son tombeau.

100

ISABELLE

Le Ciel l'eust-il permis ?

ELOMIRE

Mais, ma chère Isabelle,
Sans lui nous verrions-nous une chambre si belle :
Ces meubles précieux sous de si beaux lambris ; 105
Ces lustres éclatants, ces cabinets de prix ;
Ces miroirs, ces tableaux, cette tapisserie,
Qui seule épuisa l'art de la Savonnerie :
Enfin, tous ces bijoux qui te charment les yeux,
Sans ce divin talent seraient-ils en ces lieux ? 110

ISABELLE

Non, ils n'y seraient pas, mais nous vous verrions sage,
Et cela suffirait dans notre mariage :
Car enfin, dites-moi, sans ces maudits talents,
Auriez-vous entrepris et les Dieux et les gens ?
Et sans cette entreprise, aussi folle qu'impie, 115
Auriez-vous ces accès qui passent la folie ?

ELOMIRE

Je n'entrepris de trop que les seuls médecins,
Puisque pour s'en venger, ils sont mes assassins :
Mais qui ne l'eût pas fait en une conjoncture
Où nous vîmes leur art berné par la nature, 120
Lorsque sans son secours, que même il n'offrait pas,
Elle tira Daphné des portes du trépas.

SCÈNE II

Cascaret, Elmire, Isabelle, Lazarille.

ISABELLE

Que veux-tu, Cascaret ?

CASCARET

C'est Monsieur qu'on demande.

ELOMIRE

Qui ?

125

CASCARET

Deux hommes, dont l'un a la barbe fort grande
L'autre fort courte.

LAZARILLE

Bon ; Monsieur, ce sont nos gens.

(Lazarille sort.)

(À Isabelle.)

*(Isabelle et Lazarille étant sortis, Élomire arrange un fauteuil, une chaise à dos
et un placet.)*

ELOMIRE *(à Lazarille)*

Va les faire monter.

Vous entrez là dedans ?

130

SCÈNE III

Bary, L'Orvietan, Élomire.

(Tous refusent le fauteuil et la chaise à dos, et veulent prendre le placet par cérémonie, en se faisant de grandes révérences les uns aux autres.)

BARY

L'humilité trop ravalée
Cache souvent beaucoup d'orgueil :
C'est pourquoi dans une assemblée
Le plus grand doit d'abord s'emparer du fauteuil
Le plus petit, tout au contraire, 135
Toujours honteux de sa misère,
Ne doit se placer qu'au bas bout,
Et ne parler jamais que nu-tête et debout.

ELOMIRE

Par cette règle qui décide
Ce point entre nous débattu, 140
Celui de vous deux qui préside
Doit prendre ce fauteuil, ou passer pour têtu :
Car je ne puis sans méconnaître
Que l'un et l'autre fut mon maître,
Ni sans mériter mille coups, 145
Me seoir ni me couvrir, sans m'éloigner de vous.

L'ORVIETAN

La chose a bien chancé de face,
Depuis le temps dont fou parlez :
Fou n'étiez lors qu'une limace
Et qu'un pauvre serpent ; maintenant fou folez : 150

Ma fou folez à tire d'ailes,
Les Taparins et les Padelles
Ne seraient que fos écoliers,
Dont la Cour, chaque jour, fou coufre de lauriers.

ELOMIRE

Il est vrai qu'avec quelque gloire 155
L'on me voit paraître à la Cour ;
Et sans par trop m'en faire accroire
Je sais faire figure en ce brillant séjour :
Mais quelque rang que l'on m'y donne,
Et quelque éclat qui m'environne, 160
Je ne prendrai point le dessus,
Si je vois qui je suis, je sais ce que je fus.

BARY

L'humilité, je vous l'avoue,
Quand elle part du fond du coeur
Fraîchement sorti de la boue, 165
Mérite qu'on l'estime et qu'on lui fasse honneur :
Mais à parler sans artifice,
Je croirais avecque justice,
Devoir tenir mon quant-à-moi,
Si j'étais comme vous, le premier fou du Roi. 170

LAZARILLE (à Bary)

Dites bouffon, Monsieur, le nom de fou nous choque.

BARY

Ah ! L'ignare, rntre nous, ce terme est univoque ;
Qui dit fou, dit bouffon ; qui dit bouffon, dit fou.

LAZARILLE

Quoi, comme qui dirait, ou chou-vert, ou vert-chou ?

BARY

Tout de même...

175

LAZARILLE

En ce cas, mon maître est l'un et l'autre ;
Car c'est un grand bouffon.

ELOMIRE

Taisez-vous, valet nôtre ;
Je ne demeure pas bien d'accord de ce fait.

(L'Orvietan prend brusquement la chaise à dos et Élomire le placet.)

BARY *(s'asseyant brusquement dans le fauteuil)*

Je vais vous le prouver et fort clair et fort net.

180

Soyez-vous.

Apprenez, mes illustres confrères,

Que tout notre art consiste en deux points nécessaires :

Le premier, c'est d'apprendre à grimacer des mieux ;

L'autre, à bien débiter ces grands charmes des yeux,

185

Ces gestes contrefaits, cette grimace affreuse,

Dont on fait toujours rire une troupe nombreuse.

Dedans ce premier point, nous ne sommes que fous ;

Mais, dans l'autre, bouffons.

LAZARILLE

De grâce, expliquez-vous,

190

Je ne vous entends point ?

BARY

Par exemple, Élomire
Veut se rendre parfait dans l'art de faire rire ;
Que fait-il, le matois, dans ce hardi dessein ?
Chez le grand Scaramouche il va soir et matin. 195
Là, le miroir en main, et ce grand homme en face,
Il n'est contorsion, posture, ni grimace,
Que ce grand écolier du plus grand des bouffons,
Ne fasse, et ne refasse en cent et cent façons.
Tantôt pour exprimer les soucis d'un ménage, 200
De mille et mille plis il fronce son visage ;
Puis joignant la pâleur à ces rides qu'il fait,
D'un mari malheureux il est le vrai portrait.
Après, poussant plus loin cette triste figure,
D'un cocu, d'un jaloux, il en fait la peinture ; 205
Tantôt à pas comptés, vous le voyez chercher
Ce qu'on voit par ses yeux, qu'il craint de rencontrer :
Puis s'arrêtant tout court, écumant de colère,
Vous diriez qu'il surprend une femme adultère,
Et l'on croit, tant ses yeux peignent bien cet affront, 210
Qu'il a la rage au coeur, et les cornes au front.
Ensuite...

ÉLOMIRE

C'est assez, je l'entends et l'avoue,
Je suis fou quand j'apprends, et bouffon quand je joue.

BARY

Justement. Mais en quoi vous pouvons-nous servir ? 215

ELOMIRE

En connaissant mes maux, et les pouvant guérir.

BARY

Vous n'en pouvez douter, sans une erreur extrême,
Je vous garantis sain, fussiez-vous le mal même,
Et l'Orvietan, sans doute, est de mon sentiment.

L'ORVIETAN

Oui, s'il s'achit ici de poison seulement. 220
Ma foussiez-fou larté d'aspic et de vipères,
Lio forte et l'arsenic proulast-il fos fiscères ;
Déjà fos intestins en foussent-ils ronchez,
Et foussiez-fou mordou de cent chians enrachez ;
Ne craindé pu la mort, ni que le mal empire, 225
Foici moi, l'Orvietan, et cela c'est tout dire.

LAZARILLE

Mais, Messieurs, si mon maître était ensorcelé ?

BARY

Je le guéris, te dis-je, et fut-il endiablé :
Mieux je guéris les maux, plus ils sont incurables.

ELOMIRE

Dieu bénisse des gens si bons et si capables ! 230

BARY

Quel est donc votre mal ?

ELOMIRE

Il est tel, mes amis,
Que sans vous je suis mort, et peut-être encor pis.

BARY

Et peut-être encor pis ? La mort est, ce me semble,
Le suc et le pressis de tous les maux ensemble :
On remédie à tout, dit-on, fors qu'à la mort.

235

ELOMIRE

Il est vrai ; sachez donc enfin quel est mon sort.
Mon amour, Médecin, cette illustre satire
Qui plut tant à la Cour, et qui la fit tant rire ;
Ce chef-d'oeuvre qui fut le fléau des médecins,
Me fit des ennemis de tous ces assassins,
Et dû depuis leur haine, à ma perte obstinée,
A toujours conspiré contre ma destinée.

240

BARY

Ce n'est pas sans sujet qu'on dit à ce propos,
Plures médecinam, nutrire nefandos.

245

ELOMIRE

Ce n'est pas sans sujet, en effet, car moi-même
J'éprouve chaque jour cette malice extrême :
Écoutez. L'un d'entre eux, dont je tiens ma maison,
Sans vouloir m'alléguer prétexte ni raison,
Dit qu'il veut que j'en sorte, et me le signifie :
Mais n'en pouvant sortir ainsi, sans infamie,
Et d'ailleurs ne voulant m'éloigner du quartier,

250

Je pare cette insulte augmentant mon loyer.
 Dieu sait si cette dent que mon hôte m'arrache,
 Excite mon courroux, toutefois je le cache ; 255
 Mais quelque temps après que tout fut terminé,
 Quand mon bail fut refait, quand nous l'eûmes signé,
 Je cherche à me venger, et ma bonne fortune
 M'en fait trouver d'abord la rencontre opportune :
 Nous avions résolu, mes compagnons et moi, 260
 De ne jouer jamais, excepté chez le Roi.
 Devant ce médecin, ni devant la séquelle :
 Pourtant, soit à dessein de nous faire querelle ;
 Soit par d'autres motifs, la femme de ce fat
 Vint pour nous voir jouer, mais elle prit un rat : 265
 Car la mienne aussitôt en étant avertie,
 Lui fit danser d'abord, un branle de sortie.
 Comme alors je croyais que tout m'était permis,
 Je négligeai d'en dire un mot à mes amis.
 Las ! J'aurais prévenu, par là, ce que ce hère, 270
 Pour venger cet affront, ne manqua pas de faire.
 Je fis donc ce faux pas ; tandis ce raffiné
 Prévint toute la Cour dont je me vis berné.
 Car par un dur arrêt qui fut irrévocable,
 On nous ordonna presque une amende honorable. 275
 Je vais, je viens, je cours, mais j'ai beau tempêter,
 On me ferme la bouche, et loin de m'écouter,
 Taisez-vous, me dit-on, petit vendeur de baume,
 Et croyez qu'Esculape est plus grand Dieu que Morne.
 Après ce coup de foudre, il fallut tout souffrir ; 280
 Ma femme en enragea, je faillis d'en mourir ;
 Et ce qui fut le pis, pendant ma maladie,
 Fallut de mes bourreaux, souffrir la tyrannie.
 Ma femme les manda, sans m'en rien témoigner.
 D'abord qu'ils m'eurent vus, « faut saigner, faut saigner, » 285
 Dit notre bredouilleur. « Ah ! N'allons pas si vite,

L'on part toujours à temps, quand on arrive au gîte, »
Dit Monsieur le lambin, « c'est là bien décider, »
Dit un autre, « il ne faut ni saigner ni tarder,
Si l'on tarde, il est mort, si l'on saigne, hydropique ; 290
Et notre peu d'espoir n'est plus qu'en l'émétique ; »
Chacun des trois s'obstine et soutient son avis,
Et tous trois, tour à tour, enfin furent suivis :
L'on saigna, l'on tarda, l'on donna l'émétique,
Et je fus fort longtemps leur plus grande pratique. 295
À la fin je guéris, mais s'il faut l'avouer,
Ce fut par le plaisir que j'eus de voir jouer
Mon amour, médecin, par mes médecins mêmes ;
Car malgré mes chagrins et mes douleurs extrêmes,
J'admirai ma copie en ces originaux, 300
Et je tirai mon mal d'où j'avais pris mes maux.

BARY

C'est ainsi qu'un miracle en a produit un autre.

ELOMIRE

Si j'ai fait mon miracle, il faut faire le vôtre ?

BARY

Nous vous l'avons promis non pas « semel », mais « bis ».
Mais, baste ; « Operibus credita, non verbis ». 305

L'ORVIETAN

« Res faciunt fidem, non verba », dit Flamine.

ELOMIRE

Soit, voilà de mes maux la première origine ;

Écoutez la seconde. Aussitôt que mon coeur
 Eut repris tant soit peu de force et de vigueur ;
 Et que de mon esprit la fâcheuse pensée 310
 Des suites de la mort, se fut un peu passée,
 Je pris tant de plaisir à voir tous les matins,
 Mes grotesques docteurs prêcher sur mes bassins,
 Et humer à plein nez leur fumante purée.
 Que de ma guérison j'ai la preuve assurée ; 315
 Car ma force redouble, et je deviens plus frais,
 Et plus gros et plus gras que je ne fus jamais.
 Lors je monte au théâtre, où par de nouveaux charmes,
 Mon Amour médecin fait rire jusqu'aux larmes,
 Car en le confrontant à ses originaux, 320
 Je l'avais corrigé jusqu'aux moindres défauts.
 Ainsi, d'un nouveau bruit cette merveille éclate ;
 Chacun y court en foule épanouir sa rate ;
 Et quoi qu'à trente sols, il n'est point de bourgeois
 Qui ne le veuille voir, du moins cinq ou six fois. 325
 Jugez mes chers amis, si je ris dans ma barbe,
 De voir ainsi dauber la casse et la rhubarbe ;
 Et si, voyant grossir chaque jour mon gousset
 De ce douzain bourgeois j'ai le coeur satisfait.
 Je l'eus, n'en doutez point, et de toute manière ; 330
 Mais que la joie est courte, alors qu'elle est entière,
 Et qu'on voit rarement, du soir jusqu'au matin,
 Durer sans changement le cours d'un beau destin.
 Je vivais donc ainsi dans une paix profonde ;
 Plus heureux que mortel qui fut jamais au monde, 335
 Quand un soir, revenant du théâtre chez moi,
 Un fantôme hideux que de loin j'entrevois,
 Se plante sur ma porte, et bouche mon allée :
 Je n'en fais point le fin, mon âme en fut troublée ;
 Et troublée à tel point, qu'étant tombé d'abord, 340
 On ne me releva que comme un homme mort.

Je revins ; mais hélas ! Depuis cette aventure,
J'ai souffert plus de maux qu'un damné n'en endure ;
Et, sans exagérer, je vous puis dire aussi
Qu'homme n'a plus que moi, de peine, et de souci.
Vous en voyez l'effet de cette peine extrême ;
En ces yeux enfoncés, en ce visage blême ;
En ce corps qui n'a plus presque rien de vivant,
Et qui n'est presque plus qu'un squelette mouvant.

345

BARY

Où souffrez-vous le plus, au fort de ces tortures ?

350

ELOMIRE

Partout également, jusques dans les jointures :
Mais ce qui plus m'alarme, encor qu'il le dut moins,
C'est une grosse toux, avec mille tintouins,
Dont l'oreille me corne.

BARY

Ô les grandes merveilles ?
Les cornes sont toujours fort proches des oreilles.

355

ELOMIRE

J'aurais des cornes, moi ? Moi je serais cocu ?

L'ORVIETAN

On ne dit pas qu'encor, fou le soyez actu ;
Mais étant marié, c'est chose très certaine,
Que fous lestes, du moins, en puissance prochaine.

360

ELOMIRE

Ah ! Trêve de puissance et d'acte, s'il vous plaît,
Et de grâce, laissez le monde comme il est ;
Je ne suis point cocu, ni ne le saurais être,
Et j'en suis, Dieu merci bien assuré.

BARY

Peut-être.

365

ELOMIRE

Sans peut-être ; qui forge une femme pour soi,
Comme j'ai fait la mienne, en peut jurer sa foi.

BARY

Mis quoi que par Arnolphe, Agnès ainsi forgée,
Elle l'eut fait cocu, s'il l'avait épousée !

ELOMIRE

Arnolphe commença trop tard à la forger ;
C'est avant le berceau qu'il y devait songer ;
Comme quelqu'un l'a fait.

370

L'ORVIETAN

On le dit.

ELOMIRE

Et ce dire
Est plus vrai qu'il n'est jour...

375

BARY ET L'ORVIETAN *(s'éclatant de rire en même temps)*

Ah ! Ah ! Ah !

ELOMIRE

Pourquoi rire ?

BARY

Bons Dieux, qui ne rirait ? Quoi vous comédien,
Vous piquerez d'un nom, dont mille gens de bien
Se moquent tous les jours !

380

ELOMIRE

Qui le voudra s'en moque ;
Je n'en fais point le fin : le nom de sot me choque.

BARY

Mais, de grâce, parlons un peu sans passion.
Homme fit-il jamais votre profession,
Qui femme eut pour lui seul ?

385

ELOMIRE *(brusquement)*

Et pourquoi pour les autres ?

BARY

Parce que parmi vous toutes choses sont vôtres :
Point de mien, point de tien, non plus qu'au siècle d'or.

ELOMIRE *(haussant la voix)*

Bon pour les Tabarins et leur maître Mondor ;
Bon pour leurs descendants, qui par tout le royaume
Courent ainsi que vous y débiter leurs baumes ;
L'onguent pour la brûlure, et le contre-poison.

390

BARY *(haussant la voix et se mettant en colère)*

Élomire, morbleu !... Point de comparaison ;
Le nom d'Opérateur est d'un trop haut étage,
Pour être ravalé par un... Sang bleu ! j'enrage !

395

ELOMIRE *(du même ton)*

Je n'enrage pas moins, ventre, et si ce n'était
Que vous êtes chez moi, le gourdin trotterait.

*(En disant tarte à ta crème, il prend un bout du chapeau d'Élomire et lui fait
faire un tour sur sa tête.)*

L'ORVIETAN *(du même ton)*

Le gourdin trotterait ! Dis donc sur tes épaules,
Tarte à la crème !

*(Élomire se veut jeter sur l'Orvietan et sur Bary à ces mots : et Lazarille se met
entre eux, et retient Élomire.)*

ELOMIRE *(transporté de colère à ce tour de chapeau)*

Ah tête, à moi mes gens, des gaules !
Lazarille, fondons sur ces croque-crapaud !

400

LAZARILLE

Ah ! Songez à vos maux :
Et vous ressouvenez que par cette colère,
Vous perdez un secours qui vous est nécessaire.

ELOMIRE (*voulant se jeter sur Bary et sur l'Orvietan, malgré Lazarille*)

N'importe que je perde, en dussai-je mourir, 405
Je veux venger l'affront que je viens de souffrir.

(*Bary et l'Orvietan sortent.*)

BARY (*d'un ton menaçant*)

Et bien donc, tu mourras, frénétique caboché ;
Mais quoique ton trépas déjà soit assez proche,
Il n'arrivera point qu'en l'Hôpital des fous,
Tu ne sois couronné, comme le roi de tous. 410

ELOMIRE (*étant resté seul avec Lazarille, et demeure tout d'un coup comme interdit et confus*)

Cent fois plus étourdi qu'un homme que la foudre
A sans briser ses os, renversé sur la poudre ;
Interdit et confus du faux pas que j'ai fait ;
Je commence déjà d'en ressentir l'effet ;
Oui, j'aperçois déjà que tous mes maux redoublent, 415
Que ma raison s'égare, et que mes sens se troublent.
Et si ton amitié ne vient à mon secours ;
Lazarille, tu vois le dernier de mes jours.

LAZARILLE

Mais pourquoi quereller, et par un pur caprice,

Des gens venus exprès pour vous rendre service ?

420

ELOMIRE

Ah ne connais-tu pas ma trop jalouse humeur,
Elle emporte mon âme avec tant de fureur,
Que d'abord qu'on me parle ou de femme ou de cornes,
Ma raison est sans force, et ma rage sans bornes.

LAZARILLE

Sans ce faible, on vous eut guéri dans un Pater ;
Mais, uno avulso, non deficit alter ;
Comme dit doctement, votre ami Carmeline :
Quittez donc cet air triste, et cette humeur chagrine ;
Car sans être connu, par mon invention,
Vous aurez aujourd'hui la consultation
Des trois plus grands docteurs qui soient dans le Royaume ;
Mais ne les traitez pas en débiteurs de baume ;
Ils sont tous médecins, et de la Faculté ;
Vous savez ce qu'on doit à cette qualité.

425

430

ELOMIRE

Je sais ce qu'on lui rend et ce qu'on lui doit rendre ;
Et par là, je ne sais ce que j'en dois attendre ;
Mais n'importe, en l'état où je me vois réduit,
Je me soumets à tout, fut-ce sans aucun fruit.

435

LAZARILLE

Allons donc ?

ELOMIRE

Je le veux : allons, aimable drille ;

440

Si je guéri jamais, je te donne ma fille.

LAZARILLE

Votre fille pourrait, possible être plus mal ;
Mais...

ELOMIRE

Sans mais, rien ne vaut un valet si loyal.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Alcandre, Geraste, Epistenez, Antoine, Le Suisse.

(La scène de cet acte est devant et dedans une grande maison, à la porte de laquelle il y a un Suisse, et où arrivent les trois médecins sur leurs mules pour voir Élomire déguisé en Turc, sous le nom du Bassa Sigale.)

ANTOINE

Suisse, est-ce ici l'Hôtel de Monseigneur Sigale ?

445

LE SUISSE

Dis Bassa, point Monsigneur ; ma queu-sti parpe sale ?

ANTOINE

Ce sont ses médecins qui viennent le guérir.

LE SUISSE

Martecins ? Pon, mon foi, pour fare ly mourir.
Martecins pons pouriots ; comme il disait, mon fame.
Quand dy leu drogueman, il y voumit son lame.

450

ALCANDRE

Ouvrez suisse, ouvrez vite ; après tout à loisir,
Vous cuverez le vin qui vous fait discourir.

LE SUISSE

Moi livre ? Point pour tout : ton chival n'est qu'un peste ;
Moi point mal à mon pied ; moi point mal à mon teste.

ALCANDRE

Antoine, entrez dedans, et parlez à quelqu'un.

455

LE SUISSE (*présentant sa hallebarde à Antoine qui veut entrer dans la maison*)

Parti, si lentre toi ; moi ti...

ALCANDRE (*à part*)

Quel importun ?
Sans doute, il nous fera perdre quelque pratique.

LE SUISSE (*jouant de la hallebarde et faisant un petit saut après*)

Moi pou les martecins fair touchour trique, nique ?
Frisque, fraque, et pon fin pour moi suisse, mon foi.

460

(*À part.*)

(*Les six Turcs viennent, font de grandes révérences aux médecins sans rien dire, s'étant mis en haie devant la porte.*)

ALCANDRE (*voyant des Turcs dans la cour*)

Holà, gens du Bassa ; venez et parlez-moi ?

J'en vois six, et, parbleu pas un d'eux ne s'avance ;
Mais, enfin, les voici ; Dieux ! Quelle contenance !

SCÈNE II

Six Turcs, Alcandre, Géraste, Epistenez, Antoine, Le Suisse.

ALCANDRE *(aux Turcs faisant les révérences)*

Trêve de révérence, et parlez, s'il vous plaît :
Est-il heure d'entrer, votre maître est-il prêt ?

465

(Le Dragoman paraît.)

LE SUISSE *(à Alcandre)*

Toi l'est fou martecin, n'entendre point ton langue.
Ma foicy ly Dracman, fiche à li ton harangue.

SCÈNE III

Le Dragoman, Les Six Turcs, Alcandre, Geraste, Epistenez, Antoine, Le Suisse.

ANTOINE

Monsieur le Dragoman, peut-on voir le Bassa ?
Voici les médecins.

(Dès qu'il parle, l'un des Turcs ouvre vite la grande porte, où tous les six s'étant mis trois des deux côtés, les médecins entrent sur leurs mules dans la Cour, dont la porte se referme aussitôt que les Turcs et le Dragoman sont aussi rentrés.)

(Une toile se tire, où il paraît une chambre bien parée, dans laquelle Élomire et Lazarille paraissent habillés en Turcs. Élomire étant assis sur un carreau, les jambes croisées, et Lazarille debout.)

LE DRAGOMAN

Mustapha,
Baroc, Mil-duc, Dalec. Messieurs, votre arrivée
Profite à Monseigneur, comme aux champs la rosée.

470

SCÈNE IV

Élomire, Lazarille.

LAZARILLE

Et bien, n'aurez-vous pas la consultation
Que vous souhaitez tant, par mon invention ?
Et sans être connu des bâtards d'Hippocrate,
Ne leur pourrez-vous pas montrer et foi, et rate,
Et tripes et boudins ; c'est-à-dire, en un mot,
Leur dire tous vos maux, jusqu'à ceux du garrot.

475

ELOMIRE

Qu'entends-tu par ces maux du garrot, il me semble
Que cela sent le trot, et le galop, et l'amble ;
C'est-à-dire la bête, et je ne la suis pas.

480

LAZARILLE

Combien donc s'en faut-il ? Par ma foi pas deux pas.
Oui, vous êtes cent fois moins homme que pécore,
Monsieur, je vous l'ai dit, et je le dis encore :
Ce faible soupçonneux, enfin, vous rendra fou ;

485

Et si j'y suis trompé, qu'on me casse le cou.
Quoi, dès qu'on dit un mot qui vous semble équivoque,
Vous y trouvez à mordre, et votre esprit s'en choque !

ELOMIRE

Mais quand on dit qu'un homme en tient sur le garrot,
Qu'est-ce à dire en français, sinon qu'il est un sot ?
Et sot, en cet endroit, n'a-t-il pas un sens double ?

490

LAZARILLE

Mon maître, sur ma foi, peu de chose vous trouble ;
Vous trouveriez, je pense, à tondre sur un oeuf :
Mais, pour notre repos, fussiez-vous déjà veuf :
Aussi bien, sans cela, je vous crois sans remède,
Dans ce faible fâcheux, qui si fort vous possède.

495

ELOMIRE

Tel est l'ordre fatal de mes cruels destins.

LAZARILLE

Mais si, comme il se peut, Messieurs vos médecins
Vont toucher cette corde ?

ELOMIRE

En ce cas, Lazarille,
Il faudra tout souffrir, quoique fasse ma bile.

500

SCÈNE V

Le Dragoman, Élomire, Lazarile.

LE DRAGOMAN

Seigneur, tes médecins sont là-bas ?

(Le Dragoman sort.)

ELOMIRE

Fais monter.

LAZARILLE *(ayant mis trois sièges au côtés d'Élomire)*

Monsieur, contraignez-vous ?

ELOMIRE

Je te vais contenter.

505

SCÈNE VI

Alcandre, Géraste, Epistenez, Élomire, Lazarile.

ELOMIRE *(ayant fait asseoir les médecins à ses côtés)*

Votre gloire, Messieurs, doit être sans seconde,
Qu'un homme tel que moi vienne du bout du monde,
Et même du plus beau de tous ses bouts divers,
Chercher ce qu'en vous seuls on trouve en l'Univers ;
C'est-à-dire, un remède à des maux incurables.

510

ALCANDRE

Nous ne guérissons point, Seigneur, des maux semblables
Et si les tiens sont tels, il n'était pas besoin
Que ta Hautesse vint nous chercher de si loin.

ELOMIRE

Si je les nomme ainsi, c'est que je les mesure
Aux cuisantes douleurs que sans cesse j'endure :
Car en comparaison de ces vives douleurs,
Tous les maux des enfers ne sont rien que des fleurs.

515

GERASTE

Quels que soient ces grands maux, si l'art et la nature
Y peuvent quelque chose, on en verra la cure ;
Car nous te pouvons dire ici, sans vanité,
Que tu vois en nous trois toute la Faculté ;
C'est-à-dire, en un mot, tout le savoir du monde,
Touchant notre science et sublime et profonde.
Mais, Seigneur, je m'étonne, et non pas sans raison
Qu'ayant été nourri loin de notre horizon,
Tu nous parles français, et mieux qu'un Français même.

520

525

ELOMIRE

J'en ferais tout autant, si j'étais en Bohème,
En Pologne, en Suède, en Prusse, en Danemark,
À Venise, au milieu de la place Saint-Marc,
En Espagne, en Savoie, en Suisse, en Angleterre ;
Enfin, dans tous les lieux qu'on habite sur terre.

530

ALCANDRE (*demi-bas*)

Voilà de la monnaie à duper bien des gens.

ELOMIRE (*bas à Lazarile*)

Ils m'appellent trompeur.

LAZARILLE (*bas à Élomire*)

St ! st !

(*[Haut.]*)

ELOMIRE (*bas*)

Ah ! je t'entends.

535

Messieurs, revenons donc à notre maladie.

ALCANDRE

Est-ce la lèpre ?

ELOMIRE

Non.

GERASTE

Quoi donc, l'épilepsie ?

Ces maux-là sont communs, dit-on, dans le Levant ?

540

ELOMIRE

Quelque communs qu'ils soient, j'en suis pourtant exempt :

Grâce au ciel, je suis net, et jamais je ne tombe.

ALCANDRE

Dis-nous donc sous quel mal ta Hautesse succombe ?
Car, excepté ceux-là, je n'en connus jamais
Aucun qui méritât les plaintes que tu fais :
Car tous ces autres maux, comme goutte et gravelle,
Nous les traitons ici de pure bagatelle ;
Et si quelqu'un de nous ne les guérissait pas
En moins de quatre jours, on n'en ferait nul cas.

545

ELOMIRE

Tous ces maux-là chez nous sont pourtant incurables.

550

(Alcandre et Geraste prennent chacun un bras d'Elomire, et lui tâtent le pouls.)

(Parlant à Geraste.)

ALCANDRE

Vraiment, vos médecins sont donc bien peu capables,
Et j'avoue à présent que c'est avec raison
Que ta Hautesse cherche ailleurs sa guérison.
Çà donc, un peu le bras ; ce pouls n'est pas trop juste.
Monsieur, qu'en dites-vous ?

555

GERASTE

La, la...

ALCANDRE

D'un sang adulte :
Proviennent quelquefois ces inégalités,
Ne nous y trompons pas ?

(Élomire pâlit de peur à ces mots.)

GERASTE

Ho, ho, Monsieur, tâtez :
Cette inégalité paraît bien davantage.

560

ALCANDRE

En effet, je la vois jusques sur son visage :
Il était tout à l'heure et vif et coloré,
Et je le vois tout pâle, et tout défiguré.

GERASTE

Ta Hautesse sent-elle au fond de ses entrailles
De nouvelles douleurs ?

565

ELOMIRE *(interdit de peur)*

Oui, Non.

GERASTE

Tu nous railles ?

ELOMIRE

Non, je ne raille point.

ALCANDRE

Dis donc, que ressens tu ?
As-tu plus de douleurs, es-tu plus abattu ?

570

ELOMIRE (*interdit de plus en plus*)

Oui, Non ; je ne sais.

ERASTE (*à Alcandre*)

Quelque accès qui redouble,
Vient d'émouvoir sa bile, et c'est ce qui le trouble.

ELOMIRE (*tout transi de peur*)

Ah ! Je me meurs !

575

ALCANDRE

Seigneur, parle donc, réponds-nous ?

GERASTE

Courage, ce n'est rien ; je retrouve son pouls.

ALCANDRE

En effet, je le sens, et fort ferme et fort juste :
Voyez même son teint, et comme il se rajuste.

ELOMIRE (*reprenant coeur à ces paroles*)

Vous dites vrai, Messieurs, je me porte bien mieux.

580

GERASTE (*à Alcandre*)

Ce symptôme dénote un corps bien bilieux.

ALCANDRE (*à Geraste*)

Vous croyez donc, Monsieur, qu'il vienne de la bile ?

GERASTE

Oui, vraiment, il en vient, et de la plus subtile.

ALCANDRE

S'il venait de la bile, il aurait plus duré,
Et même, son esprit se serait égaré.

585

GERASTE

Ne l'a-t-il pas été ? Ces oui, non...

ELOMIRE (*d'un ton menaçant*)

Messieurs, trêve
D'égarement.

LAZARILLE (*bas à Élomire*)

St ! st !

ELOMIRE (*bas à Lazarille*)

Lazarille, je crève !
Ils m'ont fait tant de peur, que j'ai pensé mourir,
Et me traitent de fou.

590

LAZARILLE (*bas*)

Songez à vous guérir ;
Vous en pourrez un jour faire une comédie.

ELOMIRE (*aux médecins*)

Çà, Messieurs, dites donc, quelle est ma maladie,

595

En savez-vous la cause ?

ALCANDRE

On était sur ce point,
Tout à l'heure.

ELOMIRE

Pourquoi n'y revenez-vous point ?

ALCANDRE

Quand tu parles, Seigneur, c'est à nous à nous taire ;
Et tu t'entretenais avec ton secrétaire.

600

ELOMIRE

Je ne lui parle plus à présent.

GERASTE

Donc, Seigneur,
Je disais que ton mal provenait d'une humeur
Bilieuse ; et Monsieur soutenait le contraire,
Quand pour ne t'interrompre, il a fallu nous taire.

605

ALCANDRE

Le contraire est aussi, ma foi, bien évident ;
Car qui dit bilieux, dit jaloux et mordant,
Et sa Hautesse n'est pourtant ni l'un ni l'autre.

ELOMIRE

Ce sentiment est juste, et fort conforme au nôtre.

610

GERASTE

Il ne l'est pas au mien ; mais peut-être, Seigneur,
N'approuveras-tu pas une si libre humeur ;
Auquel cas je me tais.

ELOMIRE

Je me tairai moi-même,
Plutôt que d'ignorer d'où vient mon mal extrême ;
Car comme je recherche ici la vérité,
Je veux que l'on me parle avec sincérité. 615

ALCANDRE

Ta Hautesse a raison ; car qui veut qu'on le trompe,
Dit l'un de nos auteurs, mérite qu'on le rompe :
C'est-à-dire, qu'on laisse enraciner ses maux,
Jusqu'à pourrir sa chair, et ses nerfs, et ses os. 620

ELOMIRE

Parlez donc librement, avec toute assurance
D'avoir, si je guéris, une ample récompense.

GERASTE

Je disais donc, Seigneur, et je te le redis,
Que tout ce qu'il allègue est contre mon avis. 625
Il dit, pour soutenir que ce n'est point la bile
Qui cause tous tes maux, en corrompant ton chyle,
Que tu ne fus jamais médisant, ni jaloux :
Peut-on parler ainsi, sans être au rang des fous ?
Dites-moi, mon confrère, en bonne conscience, 630
Avecques sa Hautesse avez-vous pris naissance ?

Est-ce vous qui l'avez conduite jusqu'ici :
D'où la connaissez-vous, pour en parler ainsi ?

ALCANDRE

Oh ! La belle incartade, et la bonne ânerie :
Ne connaissons-nous rien par physionomie ?

635

GERASTE

Vraiment si c'est par là que vous jugez des maux,
Et que vous les pensez, il est bien des lourdauds ;
Car vous ne manquez pas, comme on sait, de pratique.

ALCANDRE

Non, je n'en manque pas, et c'est ce qui vous pique
Volontiers.

640

GERASTE

Nullement ; mais, Monsieur, revenons,
Comme dit galamment Panurge, à nos moutons.

ELOMIRE

C'est bien dit ; car déjà j'étais las de querelle.

ALCANDRE

Ces petits différents ne viennent que du zèle
Que nous avons, Seigneur, pour ceux que nous traitons.

645

(S'adressant à Epistenez.)

ELOMIRE

Ce zèle est indiscret ; car tandis nous souffrons.
Mais vous, Monsieur, d'où vient un si profond silence ?
Vous n'avez pas encor dit un mot.

EPISTENEZ

Quand je pense
À tout ce que je vois sur ton visage écrit, 650
Un tel étonnement vient saisir mon esprit,
Que j'en suis stupéfait.

ELOMIRE (à Alcandre et à Geraste)

Autre physionomie ?

ALCANDRE

Oui, Seigneur, c'en est un, et des grands du Royaume ;
Je crois qu'auprès de lui le Maltais ne sait rien. 655

ELOMIRE

Le Maltais ? Je me trompe, ou je le connais bien.
Oui, jadis j'en vis un qu'on nommait de la sorte ;
Mais celui-là passait pour grand fourbe à la porte :
On nomme ainsi, Messieurs, la Cour du grand seigneur.

ALCANDRE

Celui dont nous parlons est fort homme d'honneur, 660
Fort savant, fort expert ; mais Monsieur le surpasse.

ELOMIRE (*à Epistenez*)

De grâce, sachons donc, Monsieur, ce qui se passe
Dans un si bel esprit, tandis que vos regards
Roulent tout égarés sur moi de toutes parts.

EPISTENEZ

Ah ! S'il m'était permis, Seigneur, de tout te dire,
Tu guérirais d'un mal qui tous les jours empire.

665

ELOMIRE (*se levant brusquement, les médecins se lèvent aussi*)

De quel mal ? Dites vite ; ah ! Si j'en puis guérir,
Votre fortune est faite.

EPISTENEZ (*à part, mais un peu haut*)

En dussai-je mourir,
Je m'en vais tout lui dire ; hélas ! Que vais-je faire ?
Qui dit vrai chez les Grands, peut-il jamais leur plaire ?

670

ELOMIRE

Oui, vous me plairez ; je vous...

EPISTENEZ

N'en jure point ;
D'autres que toi, Seigneur, m'ont manqué sur ce point,
Qui ne me semblaient pas d'humeur plus inégale.

675

ELOMIRE

Quoi ! Vous traitez ainsi le grand Bassa Sigale ?
Et ce grand rejeton du sang des Ottomans,

Sera cru sans parole, ainsi que vos Normands ?

EPISTENEZ

Tu me commandes donc, Seigneur, que je te die
Ce que de ta personne, et de ta maladie,
Les règles de mon art me viennent d'expliquer ?
Et tu promets de plus de ne pas t'en piquer ?

680

ELOMIRE

Oui, je vous le promets ; et je jure, au contraire,
Que vous me fâcheriez, si vous le vouliez taire.

EPISTENEZ

Sur ta parole donc, je te dirai, Seigneur,
Pour montrer que mon art n'est point un art pipeur,
Et que sur lui tu peux fonder tes espérances,
Touchant ta guérison, que vainement tu penses
Passer dans mon esprit pour ce Bassa fameux
Dont tu portes le nom.

685

690

ELOMIRE *(brusquement et haut)*

Qui suis-je donc, Un gueux ?

EPISTENEZ

Je vois qu'avec raison j'avais voulu me taire ;
Car tu parles d'un ton qui n'est pas sans colère :
Demeurons-en donc là, c'est le plus assuré.

ELOMIRE

Non, Monsieur, je ne fus jamais plus modéré,

695

Si j'ai parlé d'un ton trop haut pour vos oreilles,
Je le rabaisserai.

EPISTENEZ

Tu dis toujours merveilles,
Seigneur, mais...

ELOMIRE

Point de mais ; soit pour, ou contre moi :
Parlez, j'écoute tout, j'en engage ma foi :
Et si vous me voyez dans la moindre colère
Taisez-vous pour me perdre, et pour vous satisfaire.

700

EPISTENEZ

Je l'ai donc dit, Seigneur, que mon art met au jour
Le tour ingénieux que tu fais à la Cour,
En t'y faisant passer pour le Bassa Sigale.

705

ELOMIRE

Qui suis-je donc au vrai ?

EPISTENEZ

Ce point est un dédale,
Où malgré tout mon art, je me trouve égaré :
Car après qu'à loisir je t'ai considéré
Au front, aux yeux, au nez, à la barbe, à la bouche,
Et raisonné partout, sur tout ce qui te touche,
Je vois bien que tu viens de ce riche pays
Où les Juifs ramassés demeurèrent jadis.

710

(Haut à Epistenez.)

ELOMIRE (*bas à Lazarile*)

Il dit vrai, je suis né dedans la Friperie,
Qu'autrement à Paris l'on nomme Juiverie.
Lazarile, cet homme est habile en son art.
Poursuivez, s'il vous plaît.

715

EPISTENEZ

Mais aussi, d'autre part,
Quand j'observe ton air, ta démarche et ta taille,
Je n'y trouve pour toi nulle marque qui vaille,
Et n'était que ton front prend contre eux ton parti,
Je ne te croirais rien qu'un faquin travesti.
Mais d'un tel faquinisme, en vain je vois la marque,
Ce front que je te dis est le front d'un monarque,
Et mon art est trompeur, ce que je ne crois pas,
Ou tu t'es vu naguère au rang des potentats :
De ces diversités ne sachant point la cause.
Je n'en parlerai point.

720

725

ELOMIRE

Bon, parlons d'autre chose.

730

EPISTENEZ

Te plaira-t-il, Seigneur, que ce soit de ton mal.

ELOMIRE

C'est comme je l'entends, s'il vous plaît.

EPISTENEZ

L'animal,

Disent tous nos auteurs, est sujet à cent choses ;
 Mais dans la brute seule, on en connaît les causes : 735
 Et la raison en est, disent ces grands auteurs,
 Qu'en la brute, aucun mal ne vient que des humeurs.
 Et comme ces humeurs sont toutes corporelles,
 On connaît aisément ces causes par les selles ;
 Car ces corps, une fois l'un à l'autre attachés, 740
 Ne se quittent jamais, sans être entretachés.
 C'est alors qu'entassant remède sur remède,
 Un médecin triomphe, et que le mal lui cède ;
 Car pour grand qu'il puisse être, il en aie dessus,
 Puisqu'ablata causa, tollitur effectus. 745
 Mais dans l'homme, Seigneur, il en va d'autre sorte,
 Les maux entrent chez lui par bien plus d'une porte,
 Et ces portes étant différentes en tout,
 Si l'on n'y prend bien garde, on n'en vient point à bout.
 Je m'explique, et pour mieux faire entendre ces choses, 750
 Je soutiens qu'un seul mal a souvent plusieurs causes.
 Par exemple, un poumon respire un mauvais air ;
 Un air salpêtrueux, propre à former l'éclair,
 Sans doute un tel poumon, par telle nourriture,
 Serait en peu de temps réduit en pourriture, 755
 Si, d'abord qu'on commence à s'en apercevoir,
 Un savant médecin qui fait bien son devoir,
 Ne lui changeait cet air, le changeant de demeure.
 Puisque c'est le secret pour guérir de bonne heure,
 Personne ne saurait contester là-dessus, 760
 Puisqu'ablata causa, tollitur effectus.
 Mais si l'on joint à l'air qui ce poumon entiche,
 Une seconde cause, en vain on le déniche.
 Et l'on lui fait changer et d'air et de maison,
 Si cette cause dure il est sans guérison : 765
 Par exemple, à Paris, l'air salé de nos boues,
 Me piquant les poumons, déjà rougit mes joues ;

Mais au lieu de choyer mes poumons entichés,
Ils deviennent, enfin, flétris et desséchés,
Par l'effort que sans cesse ils font sur un théâtre. 770
Lors j'ai beau changer d'air, pour y mettre une emplâtre,
Mes poumons entichés ne guériront jamais,
Si je ne quitte aussi le métier que je fais.
Mais si je quitte ensemble, et ville et comédie,
Je vois bientôt la fin de cette maladie. 775
Personne ne saurait contester là-dessus,
Puisqu'ablata causa, tollitur effectus.
À ces causes, Seigneur, j'en peux joindre encore une
Qui, dans ce siècle ci n'est que par trop commune ;
Mais, quand cette troisième est jointe aux autres deux, 780
On peut dire qu'un mal est des plus périlleux :
Par exemple, attaqué de cette maladie,
On augmente son mal, faisant la comédie,
Parce que les poumons trop souvent échauffés,
Ainsi que je l'ai dit, s'en trouvent desséchés ? 785
Et l'on en peut guérir, pourvu que l'on s'abstienne
D'abord de comédie, et de comédienne.
Mais alors que ce mal dans un comédien,
Augmente jour et nuit, parce qu'il ne vaut rien,
Qu'il choque Dieux et gens dedans ses comédies, 790
Le ciel seul peut alors guérir ses maladies :
Et tous les médecins de notre Faculté
Ne lui sauraient donner un seul brin de santé.
Ce que je te dis là, d'un bouffon de théâtre,
Seigneur, n'est proprement qu'une image de plâtre 795
Que j'expose à tes yeux, afin de t'expliquer
Les principes des maux que tu peux t'appliquer.

ELOMIRE

Quand il me connaîtrait, fidèle Lazarille,

Pourrait-il mieux parler ?

LAZARILLE *(bas à Élomire)*

Sans doute, il est habile.

800

De pareils médecins ne sont pas du commun.

EPISTENEZ

Par ce discours, Seigneur, te serais-je importun ?

ELOMIRE

Au contraire, poussez, s'il vous plaît.

EPISTENEZ

De la thèse,

Puisque tu le permets, je viens à l'hypothèse ;

805

Et je dis, ces Messieurs le diront du bonnet,

Qu'on ne te peut guérir, si tu ne parles net.

Oui, si tu ne nous dis l'histoire de ta vie,

C'est en vain que tu veux contenter ton envie,

Au contraire on pourra par un beau quiproquo,

810

T'envoyer ad patres, Seigneur, incognito.

ELOMIRE *(en colère)*

Je ferai bien, sans vous, un si fâcheux voyage ;

N'en savez-vous pas plus ?

ALCANDRE ET ERASTE *(ensemble)*

Non.

(Les médecins et Lazarile sortent, et Élomire continue étant seul.)

(Lazarile rentre, Êlomire continue.)

ELOMIRE (*brusquement*)

Pliez donc bagage : 815
Vite ; car de moi jamais vous ne saurez
Que ce que par votre art vous en devinerez.
Allez à la bonne heure, allez : mon secrétaire
Va vous faire à chacun donner votre salaire.
Fut-il jamais malheur à mon malheur égal ? 820
Quoi ! Je cherche et je trouve un remède à mon mal :
On me l'offre, et je n'ai pour sortir de misère,
Qu'à raconter ma vie, et je ne le puis faire.
Ah ! Mon cher Lazarile, approche, approche-toi ;
Viens partager mes maux, et les plaindre avec moi, 825
Puisque, pour mon malheur, je suis sans espérance
D'y trouver, de ma vie, aucune autre allégeance.

LAZARILLE

Qui cause donc en vous un si grand désespoir ?

ELOMIRE

Tu l'ignores, après ce que tu viens de voir ?

LAZARILLE

J'ai fort peu de mémoire, ou j'ai vu peu de chose, 830
Qui d'un tel désespoir puisse être ainsi la cause.

ELOMIRE

Quoi ! Tu n'as pas appris de ces trois médecins,
Les plus doctes qui soient parmi ces assassins,

Qu'ils ne sauraient guérir la moindre maladie,
Si le souffre-douleurs ne leur conte sa vie ?

835

LAZARILLE

Mais si je vous fais voir un autre médecin,
Qui, sans que vous parliez, sans voir votre bassin ;
Sans vous tâter le pouls, tout votre mal devine,
En voyant seulement un peu de votre urine :
Et si ce médecin vous guérit à l'instant,
Des remèdes qu'il donne, en serez-vous content ?

840

ELOMIRE

Quoi ! Par l'urine seule il devine les causes,
Et les effets des maux ?

LAZARILLE

Il fait bien d'autres choses.

ELOMIRE

Et comment donc s'appelle un homme si fameux ?

845

LAZARILLE

On le nommait jadis le médecin de Beux ;
Mais depuis quelque temps sa haute renommée
M'a fait changer de nom, le changeant de contrée,
Et l'on nomme à présent ce médecin savant,
Du bourg de Sennelay l'Esculape vivant.

850

ELOMIRE

Quoi ! De ce Sennelay, pour qui, sur notre Seine,

Quatre bateaux couverts voguent chaque semaine ?

LAZARILLE

Ce Sennelay-là même, et ces bateaux couverts
Sont tout pleins chaque jour de remèdes divers
Que ce grand médecin envoie à ses malades,
Lorsque de leur urine il a vu des rasades.

855

ELOMIRE

Allons donc, Lazarille, allons à Sennelay.

LAZARILLE

Il est ici.

ELOMIRE

Lui-même ?

LAZARILLE

Oui.

860

ELOMIRE

Mais, dis-tu vrai ?

LAZARILLE

Il est si vrai, Monsieur, qu'avant qu'il soit une heure,
Vous aurez le plaisir de le voir, ou je meure :
Quittons donc le turban, et, sous d'autres habits.
Allons voir promptement ce Rominagrobis.

865

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Oronte, Climante, Cléarque, Clarice, Lucinde, Alphée, Lucille.

*(La scène de cet acte est dans une chambre, ou Oronte, feint médecin de Senne-
lay est assis devant une table sur laquelle il y a six fioles pleines, chacune avec
un écriteau, arrangées de suite ; et Climante, Clearque, Clarice, Lucinde, Al-
phée, Lucille feints malades, sont assis sur des sièges un peu éloignés de la
table.)*

ORONTE

Quoi ! Ce maître moqueur qui n'épargnait personne,
Donne dans le panneau de la sorte ?

CLIMANTE

Il y donne
Mille fois au-delà de ce que je vous dis ;
Dom Quichot et Sancho furent moins fous jadis ; 870
Et je crois que devant qu'en son bon sens il rentre
Nous pourrons sur ma foi le dauber dos et ventre :
Nos confrères déjà l'ont berné comme il faut ;
Battons le fer comme eux, cependant qu'il est chaud.
Que chacun donc s'apprête à bien jouer son rôle, 875
Sitôt que Lazarille aura livré le drôle ;
Il n'y manquera pas, puisqu'il nous l'a promis :

Les voici justement : ils n'ont pas beaucoup mis.

SCÈNE II

Élomire, Lazarille (tous deux vêtus en Espagnol et se mettant à genoux devant Oronte, une fiole à la main, Oronte, Climante, Cléarque, Clarice, Lucinde, Alphée, Lucille.

ELOMIRE

Extirpateur des maux qui n'ont point de remède,
Souffrez qu'à vos genoux nous implorions votre aide, 880
Et ne permettez pas que tombant par lambeaux,
Nous descendions tout vifs dans de tristes tombeaux.
Nous sommes étrangers ; mais pourtant assez riches
Pour remplir vos désirs fussiez-vous des plus chiches :
Car si vous nous pouvez exempter du trépas, 885
Nous vous donnons chacun un millier de ducats.

ORONTE

Si vous étiez Français, vous sauriez mon histoire,
Et par là vous sauriez que mon but est la gloire :
Rengainez donc, Messieurs, vos milliers de ducats,
Je n'en ferai pas moins pour ne les prendre pas. 890

ELOMIRE *(mettant la main à la poche, et faisant semblant d'en vouloir tirer un sac d'argent)*

Hé ! de grâce...

(En regardant la fiole.)

ORONTE (*prenant la rôle d'Élomire*)

Non, non ; donnez-moi votre urine ;
La fiole est de jauge.

LAZARILLE (*donnant aussi sa fiole*)

Elle tient bien chopine,
Et la mienne ne tient, sur ma foi, guère moins :
Je ne mérite pas qu'elle occupe vos soins ;
Mais, puisque vous voulez...

895

(Oronte prend une des fioles en main, et continue.)

(Il dit ce nom lisant l'écriteau de la fiole.)

ORONTE (*mettant les urines sur la table*)

Il faut qu'elle repose ;
Après de vos douleurs nous vous dirons la cause :
Cependant de ceux-ci voyons quels sont les maux.
L'homme par la raison est roi des animaux ;
Mais dès qu'il lui résiste, ou qu'elle l'abandonne,
C'est un roi dépouillé, sans sceptre et sans couronne ;
Car en lâchant la bride à ses désirs brutaux,
Il devient le sujet de ses propres vassaux.
De cette vérité j'ai vu beaucoup d'exemples ;
Mais je n'en vis jamais à mon sens de plus amples
Que ceux que je remarque en ces urines-ci.
Vous en aurez l'esprit tout à l'heure éclairci.
Climante ?
Qui de vous porte ce nom ?

900

905

910

CLIMANTE

Moi-même.

ORONTE

Écoutez le récit de votre mal extrême ;
Apprenez-en la cause, et bénissez les Dieux
Qui m'ont de Sennelay fait venir en ces lieux. 915
Monsieur, vous vous croyez éthique et pulmonique ;
Mais vous vous abusez : vous êtes frénétique ;
Autrement hypocondre, et la cause, en un mot,
Vient de ce que j'ai dit.

CLIMANTE *(brusquement)*

Quoi, je serais un sot ? 920

ORONTE

Si vous aviez toujours eu la raison pour guide,
Ou si vous n'aviez pas si fort lâché la bride
Aux désirs enragés de mordre Dieux et gens,
Vous ne vous verriez pas, au plus beau de vos ans,
Avec enfants et femme, et comblé de richesses, 925
Dévoré nuit et jour par de mornes tristesses :
Car ces noires vapeurs qui vous troublent si fort,
N'ont contre un innocent qu'un impuissant effort.
Je sais bien, et cela sans doute est quelque chose,
Qu'accablé de l'effet, vous maudissez la cause, 930
Et que vous voudriez, repentant du passé,
Avoir été sans vie, ou n'avoir point gaussé ;
Mais comme le passé jamais ne se révoque,
D'un si vain repentir tout le monde se moque,
Et de tous les mortels que vous avez joué, 935

Aucun n'est sans plaisir de vous voir bafoué.
 L'un qui vous voit passer près de lui dans la rue,
 Vous montre au doigt à l'autre, et cet autre vous hue :
 Puis, toussant tour à tour, et sur différents tons,
 Vous font tousser vous-même, et de tous vos poumons ; 940
 Si vous les maudissez, ils vous traitent de même,
 Dont le dépit vous cause une douleur extrême,
 Et par cette douleur, sans un très prompt secours,
 Vous allez voir dans peu le dernier de vos jours.
 Voilà, Monsieur, l'état de votre maladie ; 945
 Il ne tiendra qu'à vous que je n'y remédie :
 Car je ne mets qu'au rang de mes moindres travaux,
 D'avoir cent et cent fois guéri de pareils maux.

ELOMIRE (*à part*)

Je crois que c'est de moi qu'il parle.

CLIMANTE (*s'étant jeté aux pieds d'Oronte*)

Grand génie, 950
 Qui par ma seule urine avez connu ma vie ;
 Qui par elle voyez jusqu'au fond de mon cœur ;
 Et qui par elle, enfin, connaissez ma douleur,
 Vous voyez à vos pieds un impie, un infâme,
 Qui ne mérite rien que le fer et la flamme : 955
 Mais, de grâce, grand homme, imitez le soleil ;
 Aussi bien, comme lui, vous êtes sans pareil :
 Et comme également il répand sa lumière
 Sur la pourpre et la bure, et l'or et la poussière,
 Agissant comme lui, répandez vos bontés 960
 Sur moi, sans prendre garde à mes impiétés.

(Il lit ce nom sur la fiole qu'il prend, après avoir remis l'autre.)

ORONTE

Vous êtes repentant, et fut-ce à la potence,
Quiconque devient tel recouvre l'innocence :
Aussi, soyez certain, que quand vous seriez Roi.
Vous ne pourriez jamais plus attendre de moi.
Remettez-vous ; tandis, voyons cette autre urine.
Cléarque ?

965

CLEARQUE

C'est de moi, Monsieur.

(Il montre la fiole de Cléarque et celle de Climante.)

ORONTE

À votre mine,
Quand vous n'auriez rien dit, je l'aurais deviné ;
Car je n'en vis jamais d'un plus déterminé.
La cause de vos maux est certes différente,
En certaine façon, de celle de Climante :
Mais l'espèce en étant pareille, leurs effets
Se ressemblent si fort, que ce sont deux portraits
D'un même original, faits d'une main savante :
Climante est donc Cléarque, et Cléarque Climante :
Je veux dire, en un mot, et voici mes témoins,
Que si Climante est fou, vous ne l'êtes pas moins :
Ainsi n'ayant qu'un mal, vous n'aurez qu'un remède ;
Mais soyez assuré du succès.

970

975

980

CLEARQUE *(faisant une profonde révérence)*

Dieu vous aide !

ORONTE *(prenant une autre fiole, lisant son écriteau)*

Clarice ?

CLARICE

C'est mon nom.

(Il prend une autre fiole, et en lisant l'écriteau, il dit tout haut.)

ORONTE

Si vos yeux trop fripons 985
N'avaient pas attiré cet amas de garçons,
Qui vous ont fait passer pour reine des coquettes,
Vous ne vous verriez pas en l'état où vous êtes :
Mais quand on a blanchi sous ce honteux harnois,
On a tout le loisir de s'en mordre les doigts : 990
On en soupire, on pleure, on en devient malade,
Ou si l'on ne l'est pas, on se le persuade ;
Mais dès lors que l'on croit être ce qu'on n'est pas,
On est folle, Clarice, et folle à maints carats.
Vous guérirez pourtant, et redeviendrez sage ; 995
Mais comme ces Messieurs vous resterez en cage.
Lucinde ?

LUCINDE

C'est de moi.

ORONTE

La mort d'un jeune amant
Vous a fait perdre ensemble et joie et jugement ; 1000
Et c'est ce qui vous fait errer parmi le monde,

Sous l'habit et le nom de triste vagabonde :
Mais allez, je réponds de votre guérison,
Et vous recouvrerez la joie et la raison :
Ne le voulez-vous pas ?

1005

LUCINDE

Oui, de grand coeur.

ORONTE *(prenant une autre fiole)*

Alphée ?
Ah ! Ma foi, nous tenons une folle fieffée :
C'est une précieuse.

ALPHÉE

Ô Dieux ! Qui vous l'a dit ?

1010

ORONTE

Votre urine, ma fille, et cela me suffit ;
Car, grâce au ciel, je suis un peu naturaliste.

ALPHÉE

Mais que ne dites-vous plutôt ulinaliste ?
Ce telme convient mieux à la sose.

ORONTE

Il est vrai ;
Et le monde m'appelle ainsi dans Sennelay :
Mais, de grâce, depuis que l'illustre Élomire
A dépeint votre engeance, et nous en a fait rire ;
Depuis que son théâtre a retenti des mots,

1015

Dont vous charmiez jadis les sottes et les sots ;
 Se peut-il que, passant pour folles enragées,
 Vous ne vous soyez pas encore corrigées,
 Et qu'il s'en trouve encor, aujourd'hui, parmi nous,
 Une qui devrait être à l'hôpital des fous ?

1020

ALPHÉE

Quoi, Monsieul, ce bouffon pal, de sottes glimaces,
 Dont il fait mal au coeul plus que sales limaces,
 Palce qu'en les faisant il écume en velat,
 Nous lirlela chez vous poul folles au Calat ?
 Je m'etonnelois peu qu'un caque d'ignolance
 Eust poul ce glimacier paleille defelence;
 Mais que de Sennelay le médecin fameux,
 Donne dans le panneau, comme un petit molveux,
 Qu'il estime un autheul, qu'il le loue et l'admile,
 Palce qu'en le citant ses vels, il l'a fait lile,
 Pal des contolsions dignes d'un possédé,
 Celtes, je suis à bout pal un tel plocédé :
 Encol s'il nous cachait sous ses gestes glotesques,
 Quelques beaux tlaits d'esplit en paloles bullesques,
 Aplès qu'on aulait ly de ses contolsions,
 Ses livles nous plailaient, lolsque nous les lilions :
 Mais de glace, Monsieul, quelle est la comédie,
 Encol qu'il n'en ait fait aucune où l'on ne die
 Qu'il faut clever de lile, où l'on puisse tlouwer
 Le moindle tlaït d'esplit que l'on doive admiler.
 Pal exemple, ce LE de l'École des femmes,
 Ce LE, qui fit tant lile, et qui chalma tant d'âmes ;
 Ce LE, qui mit cet homme au lang des beaux esplits,
 L'avez-vous jamais pu lile dans les eclits,
 Sans degout, sans chaglin, sans une holeul extleme,
 Non plus que son chat molt, et sa talte à la cleme ?

1025

1030

1035

1040

1045

1050

Cependant, dites-vous pal de bonnes laisons,
Cet auteul nous condamne aux petites-maisons,
Et palce qu'il a dit que nous en estions dignes,
Vous nous mettez au lang des folles plus insignes.

ÉLOMIRE (*bas à Lazarille*)

Ah ! La méchante bête.

1055

LAZARILLE (*bas à Élomire*)

Elle a pourtant bien dit.

ÉLOMIRE (*bas*)

Très mal ; mais écoutons.

ORONTE

Si je suis interdit,
Jusqu'à ne pouvoir pas former une parole,
Ne vous étonnez pas, belle et savante folle ;
J'en demeure d'accord, vous m'avez confondu :
En effet, qui croirait qu'un esprit tout perdu
D'histoires, de romans, enfin qu'une hypocondre,
Par ses raisonnements aurait pu me confondre ?
Pourtant, vous l'avez fait, oui j'avoue avec vous
Qu'Élomire ne doit sa gloire qu'++ "à des fous,
Et qu'un esprit bien fait, quel qu'il soit, dégénère,
D'abord que ses écrits commencent à lui plaire.
Je demeure d'accord que pour se réjouir,
On le peut aller voir, et qu'on le peut ouïr ;
Mais il faut que celui qui va voir Élomire,
La voie en fagotin ; c'est-à-dire pour rire :
Vos beaux raisonnements n'empêchent pourtant pas,

1060

1065

1070

Qu'aux petites maisons vous n'alliez à grands pas ;
Élomire a son faible, et vous avez le vôtre :
Mais je vous guérirai. Voyons un peu cette autre.

1075

ELOMIRE (*bas, tandis qu'Oronte prend une autre fiole*)

Lazarille, quel homme !

LAZARILLE (*bas*)

Écoutez jusqu'au bout.

ORONTE (*lisant l'écriteau de la fiole qu'il tient*)

Lucille, voulez-vous que je vous dise tout ?

LUCILLE

Non, Monsieur, vous voyez assez par mon urine,
Que je ne suis pas moins folle que ma voisine :
Traitez-moi, s'il vous plaît, de même.

1080

ORONTE

Je le veux.

ELOMIRE (*bas à Lazarille, tandis qu'Oronte prend sa fiole*)

Lazarille, je suis au comble de mes vœux :
C'est mon tour à glisser.

1085

ORONTE (*lisant le nom écrit sur la fiole d'Élomire*)

Don Guzman d'Alicante.
Vous mentez, cette urine est encor de Climante.

ELOMIRE

Foi d’Espagnol malade, elle est mienne.

ORONTE

Tant pis.

ELOMIRE

Pourquoi, tant pis ?

1090

ORONTE

Pourquoi ? Parce que je le dis.
Encor un coup, tant pis, vous dis-je.

ELOMIRE

Mais, de grâce,
À ce fâcheux tant pis, que faut-il que je fasse ?

ORONTE

Ignorez-vous, Monsieur, ce que Climante a fait,
Quand à mes pieds il a confessé son forfait,
Et témoigné tout haut son repentir extrême ?

1095

ELOMIRE *(se levant et se jettent aux pieds d’Oronte)*

Ah ! De grâce, Monsieur, traitez-moi donc de même,
Et puisque comme lui j’en suis au repentir,
Veuillez-moi comme à lui vos bontés départir ?

1100

(Il prend la fiole de Lazarille, et lit.)

ORONTE

Ce juste repentir qu'exprime votre bouche,
À vous dire le vrai, si vivement me touche,
Que je jure ma foi, qu'avant qu'il soit deux jours,
Vous verrez comme lui l'effet de mon secours.
Mais parlons de cet autre ?
Alphonse de la Rote ?
Homme ne mérita jamais mieux la marotte ;
Parce qu'il croit que l'un de ses amis est fou,
Et qu'il veut l'empêcher de courre en loup-garou.
Sa guérison lui tient tellement dans la tête,
Qu'il en est hypocondre et plus que demi-bête.
Il mérite pourtant que j'aie soin de lui ;
Car un ami si tendre est fort rare aujourd'hui.

1105

1110

ELOMIRE (*bas à Lazarille*)

Quel homme, cher ami ; quoi ! Par la seule urine
Il n'est rien qu'il ne sache, et rien qu'il ne devine.

1115

LAZARILLE (*bas*)

Je vous l'avais bien dit.

ORONTE

Je connais donc vos maux,
Ou, pour mieux m'expliquer, vos fantasques cerveaux ;
Car je n'en vois pas un dedans cette assemblée,
Qui ne se portât bien sans sa tête fêlée.
Nous n'avons donc ici qu'à guérir ces cerveaux ;
Puisqu'en eux seulement résident tous vos maux :
Et comme le plus grand est la mélancolie,
Dans laquelle votre âme est presque ensevelie,

1120

Je la veux réveiller en vous divertissant, 1125
Et dissiper par là cet air assoupissant :
J'ai fait venir ici d'un certain vin de Beaune,
Pour qui j'achèterais un gosier long d'une aulne :
Car tandis qu'on l'avale, on sent un tel plaisir,
Qu'on voudrait qu'il durât jusqu'au dernier soupir ; 1130
D'une agréable odeur, qui n'a point de pareille,
Il vous charme d'abord qu'il sort de la bouteille ;
Et le vif incarnat, dont il frappe les yeux,
N'a pas un moindre éclat que le rouge des Cieux :
Son esprit qui pétille en tombant dans le verre, 1135
Forme mille rubis, dont le petit tonnerre,
S'accordant au glou-glou de ce jus précieux.
Charme l'oreille, après qu'il a ravi les yeux.
Ce vin que je vous dis est le premier remède
Que je veux appliquer au mal qui vous possède ; 1140
Car vos maux tout d'abord s'en trouvant adoucis,
Vous verrez dissiper tous ces fâcheux soucis
Qui fomentent en vous, l'humeur mélancolique,
Nous joindrons à ce vin, tant soit peu de musique,
Un peu de symphonie, et par ces doux accords 1145
Je changerai d'abord vos esprits et vos corps.
Mon deuxième remède est une comédie,
Propre comme ce vin à votre maladie :
Je vous la ferai voir d'où je vais vous traiter ;
On dit qu'elle est divine, et je ne n'en puis douter ; 1150
Car l'auteur est illustre, et l'histoire si belle,
Que les siècles passés n'en ont point vu de telle.
Et ce qui doit encor augmenter ce régal,
C'est qu'il sera suivi d'un magnifique bal,
Où nous irons masqués. C'est ce que je prépare 1155
Pour premier appareil.

ELOMIRE (*bas*)

Que ce remède est rare,
Lazarille, et surtout, qu'il est doux et charmant.

ORONTE

Passons donc, pour cela, dans cet appartement.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Élomire, Lazarille, Oronte, Climante Cléarque, Clarice, Lucinde, Alphée, Lucille.

(À cette scène, le théâtre paraît comme il est lors qu'on est prêt de commencer la comédie, la toile n'étant pas encore tirée : et d'un côté il y a une façon de loge dans laquelle sont les acteurs de cette scène, pour voir la comédie.)

ORONTE

Dès qu'on aura tiré cette tapisserie, 1160
Sans peine vous verrez d'ici la comédie.
Cependant, nul de vous ne se porte-t-il mieux ?

ELOMIRE

Votre régal, Monsieur, m'a rendu si joyeux,
Et je me sens déjà si propre à ce remède,
Que je ne doute point que mon mal ne lui cède. 1165

(Dans ce temps là, on tire la toile, et l'on voit une salle, dans laquelle il y a un théâtre, et une compagnie pour voir jouer la comédie, et les violons commencent à jouer. Ce qui rompt cette première scène.)

CLIMANTE

Nos visages, Monsieur, vous en disent autant ;

Car je n'en vois pas un qui ne soit très content.

ORONTE

Bon, l'on ouvre ; voyez la belle compagnie.

ELOMIRE *(à Oronte, un peu bas)*

Quel titre donne-t-on à cette comédie ?

ORONTE

« Le Divorce comique ».

1170

ELOMIRE

Il est bon et nouveau.

(Les violons cessent, et on commence la comédie qui suit.)

ORONTE

Silence, et vous verrez quelque chose de beau.

DIVORCE COMIQUE

SCÈNE PREMIÈRE

Florimont, Rosidor.

(La scène est dans la salle de comédie du Palais-Royal.)

ROSIDOR

Oui, je l'ai résolu, je vais quitter la troupe ;
Tu me diras en vain qu'elle a le vent en poupe
Qu'elle seule a la vogue, et que dedans Paris, 1175
Pour toute autre aujourd'hui l'on n'a que du mépris.
Cet honneur qu'on lui fait, mais dont elle est indigne,
Passe, dans mon esprit, pour un affront insigne ;
Aussi, loin de souffrir un encens si peu dû,
Comme on me l'a donné, je l'ai toujours rendu. 1180
Ne t'en flatte donc point ; mais, si tu m'en veux croire,
Ferme l'oeil à l'éclat d'une si fausse gloire ;
Et pour trouver la vraie, allons, allons ailleurs
Chercher des compagnons et des destins meilleurs.

ROSIDOR

À te dire le vrai, je m'étonne moi-même 1185
Du merveilleux éclat de ce bonheur extrême :
Car enfin, comme toi, je connais nos défauts.

Mais qu'importe ? Le nombre autorise les sots,
Et quiconque leur plaît, ne doit point être en peine
Des défauts des acteurs, ni de ceux de la scène. 1190
La foule suit toujours leur applaudissement ;
Et quiconque à la foule, à la gloire aisément.
Je sais bien que tu dis que cette gloire est fausse ;
Qu'il la faut mépriser ; mais pour moi je m'en gausse ;
Ma véritable gloire, est où j'ai du profit : 1195
J'en ai dans cette troupe, et cela me suffit.

FLORIMONT

Et cela te suffit : ah ! Peux-tu bien sans honte,
Dire que de l'honneur tu fais si peu de compte ?

ROSIDOR

En faire moins de cas que du moindre intérêt,
N'est qu'agir à la mode. 1200

FLORIMONT

Et la mode t'en plaît ?

ROSIDOR

Puisqu'elle est aujourd'hui la règle de la vie,
Je ne rougirai point, quand je l'aurai suivie.

FLORIMONT

La règle de la vie ? Et qu'est donc la raison ?

ROSIDOR

La raison ni l'honneur ne sont plus de saison ; 1205

Et bannis pour jamais de la terre où nous sommes,
L'intérêt en leur place y gouverne les hommes.
C'est lui seul qui les règle, et lui seul qui fait tout,
Et qui meut l'Univers de l'un à l'autre bout :
Mais quand de cet honneur on ferait quelque compte ; 1210
Faut-il, pour en manquer, que je meure de honte.
Et la profession dont nous sommes tous deux
Ne permet-elle pas d'être moins scrupuleux.

(C'est le Cardinal de Richelieu. [NdA])

FLORIMONT

Je l'avoue entre nous, autrefois le théâtre
Voyait traiter d'égaux l'acteur et l'idolâtre ; 1215
Et l'un et l'autre, alors l'opprobre des mortels,
Étaient haïs du peuple, et bannis des autels.
Mais depuis qu'un héros, dont notre histoire est pleine,
A purgé le théâtre et corrigé la scène :
Depuis qu'il a chassé les infâmes farceurs, 1220
Nos plus grands ennemis sont nos adorateurs :
Tout le monde à l'envi nous caresse et nous loue,
Et nous sommes tout d'or, nous qui n'étions que boue.
Mais, hélas ! Je crains fort que d'un revers fatal,
Nous ne tombions bientôt dans notre premier mal. 1225
Et que par le progrès des pièces d'Élomire,
Nous n'éprouvions encor quelque chose de pire.

ROSIDOR

Il est vrai qu'Élomire a de certains appas,
Dans les farces qu'il fait, que les autres n'ont pas.

FLORIMONT

Et c'est de ces appas de qui nous devons craindre 1230
Ce mal dont par avance, on me voit déjà plaindre ;
Car pour peu que le peuple en soit encor séduit,
Aux farces pour jamais le théâtre est réduit.
Ces merveilles du temps, ces pièces sans pareilles,
Ces charmes de l'esprit, des yeux et des oreilles, 1235
Ces vers pompeux et forts ; ces grands raisonnements,
Qu'on n'écoute jamais sans des ravissements :
Ces chefs-d'oeuvre de l'art, ces grandes tragédies,
Par ce bouffon célèbre en vont être bannies,
Et nous, bientôt réduits à vivre en Tabarins, 1240
Allons redevenir l'opprobre des humains.
La peur de retomber dans ce malheur infâme,
Ne saurait sans horreur se montrer à mon âme ;
Et tout autant de fois qu'elle attaque mon coeur,
Malgré toute sa force, elle s'en rend vainqueur. 1245

ROSIDOR

Quoiqu'en quelque façon, ta peur soit légitime,
Faire rire pourtant, n'est pas un si grand crime ;
Et j'en connais beaucoup parmi nos courtisans,
Qui seraient peu prisés, s'ils n'étaient fort plaisants :
Aussi, loin qu'en cela, je condamne Élomire, 1250
Avec beaucoup de gens je l'estime et l'admire ;
Mais l'insolent orgueil de cet esprit altier,
Ses mépris pour tous ceux qui sont de son métier ;
Et l'air dont il nous traite à présent qu'il compose,
Fait que chacun de nous le censure et le glose, 1255
Et ce maître maroufle en est en tel courroux,
Qu'à peine peut-il plus souffrir aucun de nous.

FLORIMONT

Comme je hais la farce et son Tabarinage,
Il ne me parle plus qu'il ne me fasse outrage,
Mais pourvu qu'il réglât son style de farceur ; 1260
Qu'il n'y mêlât plus rien qui fut contre l'honneur ;
Je lui pardonnerais volontiers ses caprices :
Mais je ne veux plus être accusé pour ses vices ;
Le scandale qu'ils font est désormais trop grand,
Et quiconque le suit, en doit être garant. 1265
Enfin, c'est aujourd'hui qu'il faut qu'il se déclare.
Il changera ce style, ou chacun se sépare.
La plupart de la troupe est de mon sentiment,
Et nous nous assemblons pour cela seulement.
Mais je le vois paraître avec nos camarades ; 1270
Préparons-nous d'ouïr de plaisantes bravades.

SCÈNE II

Élomire, Angélique, Plusieurs autres comédiens et comédiennes, un valet, Florimont, Rosidor.

ELOMIRE *(se faisant apporter un siège, et s'asseyant)*

Un siège, et qu'on m'écoute ; on sait que je suis prompt.

ANGÉLIQUE

Ne faut-il point aussi vous regarder au front,
Et de même qu'Agnès, faire la révérence ?

ELOMIRE

Trêve de raillerie, et qu'on fasse silence ? 1275

FLORIMONT

Autrement ?

ELOMIRE

Autrement, quelqu'un en pâtira.

ROSIDOR *(à Florimont)*

Le plaisant fagotin ?

FLORIMONT *(bas à Rosidor)*

Voyons ce qu'il dira :

De l'humeur qu'il paraît, j'en attends des merveilles.

1280

ROSIDOR *(à Élomire)*

Que ne parlez-vous donc, nous ouvrons les oreilles ?

ELOMIRE *(faisant apporter des sièges)*

Soyez-vous ?

FLORIMONT *(bas)*

Qu'il est fat !

ELOMIRE

Le divin Salomon,

Dont l'esprit fut plus grand que celui du démon :

Ce savant qui sut tout jusqu'aux vertus des herbes,

Ne fut jamais plus vrai qu'en l'un de ses proverbes,

Qui dit qu'il vaudrait mieux qu'une cité périclisse.

1285

Que de voir sur la terre un gueux qui s'enrichit.
Ô divine parole ! Admirable sentence, 1290
Dont moi-même aujourd'hui je fais l'expérience ;
Puisqu'après que mes soins ont revêtu des gueux,
Je me vois mépriser et gourmander par eux.
C'est vous, ô champignons, élevés sur ma couche ;
Vous pour qui j'ai tiré tant de jours et de nuits, 1295
Vous pour qui j'ai veillé jusqu'au pain de ma bouche ;
C'est vous, ingrats, c'est vous qui me comblez d'ennuis,
Et qui me faites voir d'une insulte superbe,
L'infailibilité de ce divin proverbe.
Rougissez, rougissez ingrats, de tant de biens, 1300
Dont je vous ai comblés, même aux dépens des miens :
Mais pour tant de bienfaits vous êtes sans mémoire,
Il faut pour vous confondre en dire ici l'histoire.

FLORIMONT

Écoutons,

ELOMIRE

En quarante, ou quelque peu devant, 1305
Je sortis du collège, et j'en sortis savant ;
Puis venu d'Orléans, où je pris mes licences,
Je me fis avocat, au retour des vacances.
Je suivis le barreau pendant cinq ou six mois,
Où j'appris à plein fond l'ordonnance et les lois. 1310
Mais, quelque temps après, me voyant sans pratique,
Je quittai là Cujas, et je lui fis la nique.
Me voyant sans emploi, je songe où je pouvais
Bien servir mon pays, des talents que j'avais ;
Mais ne voyant point où, que dans la comédie, 1315
Pour qui je me sentais un merveilleux génie,
Je formai le dessein de faire en ce métier

Ce qu'on n'avait point vu, depuis un siècle entier ;
C'est-à-dire, en un mot, ces fameuses merveilles,
Dont je charme aujourd'hui les yeux et les oreilles.

1320

ROSIDOR (*bas à Florimont*)

Ne t'étonnes-tu point, qu'il n'ait dit les esprits ?

FLORIMONT (*bas à Rosidor*)

Il se serait trompé plus de moitié du prix.

ELOMIRE (*à Florimont et à Rosidor*)

Que marmotez-vous là ?

FLORIMONT

Rien du tout.

ELOMIRE

Qu'on m'écoute ?

1325

Ayant donc résolu de suivre cette route,
Je cherchai des acteurs qui fussent comme moi,
Capables d'exceller dans un si grand emploi ;
Mais me voyant sifflé par les gens de mérite,
Et ne pouvant former une troupe d'élite,
Je me vis obligé de prendre un tas de gueux,
Dont le mieux fait était bègue, borgne ou boiteux.
Pour des femmes, j'eusse eu les plus belles du monde,
Mais le même refus de la brune et la blonde,
Me jeta sur la rousse, où malgré le gousset,
Grâce au poudre d'alun, je me vis satisfait.

1330

1335

ROSIDOR (*bas à Angélique*)

Angélique, il t'en veut ?

ANGÉLIQUE (*bas à Rosidor*)

J'en ignore la cause.

ELOMIRE (*en colère*)

Quoi ! Malgré ma défense, incessamment on cause ?

ANGÉLIQUE (*à Élomire*)

Je me tais ; mais tantôt...

1340

ELOMIRE

Bien ; tantôt nous verrons ;
Cependant, taisez-vous, lorsque nous parlerons.
Donc, ma troupe ainsi faite, on me vit à la tête,
Et, si je m'en souviens, ce fut un jour de fête :
Car jamais le parterre, avec tous ses échos,
Ne fit plus de ah ! ah ! Ni plus mal à propos.
Les jours suivants n'étant ni fêtes ni dimanches,
L'argent de nos goussets ne blessa point nos hanches :
Car alors excepté les exempts de payer,
Les parents de la troupe, et quelque batelier,
Nul animal vivant n'entra dans notre salle,
Dont, comme vous savez, chacun troussa sa malle.
N'accusant que le lieu d'un si fâcheux destin,
Du port Saint-Paul, je passe au faubourg Saint-Germain.
Mais, comme même effet suit toujours même cause,
J'y vantai vainement nos vers et notre prose :
L'on nous siffla d'abord, et, malgré mon caquet,

1345

1350

1355

Il fallut derechef trousser notre paquet.
 Piqué de cet affront, dont s'échauffa ma bile,
 Nous primes la campagne, où la petite ville, 1360
 Admirant les talents de mon petit troupeau,
 Protesta mille fois que rien n'était plus beau :
 Surtout, quand sur la scène on voyait mon visage,
 Les signes d'allégresse allaient jusqu'à la rage :
 Car ces provinciaux, par leurs cris redoublés, 1365
 Et leurs contorsions, paraissaient tout troublés.
 Dieu sait, si me voyant ainsi le vent en poupe,
 Je devais être gai, mais le soin de la soupe,
 Dont il fallait remplir vos ventres et le mien :
 Ce soin, vous le savez, hélas ! l'empêchait bien : 1370
 Car, ne prenant alors que cinq sols par personne,
 Nous recevions si peu, qu'encore je m'étonne
 Que mon petit gousset, avec mes petits soins,
 Aient pu si longtemps suffire à nos besoins.
 Enfin, dix ans entiers coulèrent de la sorte, 1375
 Mais au bout de ce temps la troupe fut si forte,
 Qu'avec raison je crus, pouvoir dedans Paris
 Me venger hautement, de ses sanglants mépris.
 Nous y revînmes donc, sûrs d'y faire merveille,
 Après avoir appris l'un et l'autre Corneille : 1380
 Et tel était déjà le bruit de mon renom,
 Qu'on nous donna d'abord la salle de Bourbon.
 Là, par Héraclius, nous ouvrons un théâtre,
 Où je crois tout charmer, et tout rendre idolâtre ;
 Mais, hélas ! Qui l'eût cru, par un contraire effet, 1385
 Loin que tout fut charmé, tout fut mal satisfait ;
 Et par ce coup d'essai, que je croyais de maître,
 Je me vis en état de n'oser plus paraître.
 Je prends coeur, toutefois, et d'un air glorieux,
 J'affiche, je harangue, et fais tout de mon mieux ; 1390
 Mais inutilement je tentai la fortune :

Après Héraclius, on siffla Rodogune ;
 Cinna le fut de même, et le Cid tout charmant
 Reçut, avec Pompée, un pareil traitement.
 Dans ce sensible affront, ne sachant où m'en prendre, 1395
 Je me vis mille fois sur le point de me pendre ;
 Mais d'un coup d'étourdi que causa mon transport,
 Où je devais périr, je rencontrai le port :
 Je veux dire qu'au lieu des pièces de Corneille,
 Je jouai L'Étourdy, qui fut une merveille : 1400
 Car à peine on m'eut vu la hallebarde au poing :
 À peine on eut ouï mon plaisant baragouin,
 Vu mon habit, ma toque, et ma barbe et ma fraise,
 Que tous les spectateurs furent transportés d'aise,
 Et qu'on vit sur leurs fronts s'effacer ces froideurs 1405
 Qui nous avaient causé tant et tant de malheurs.
 Du parterre au théâtre, et du théâtre aux loges,
 La voix de cent échos fait cent fois mes éloges,
 Et cette même voix demande incessamment,
 Pendant trois mois entiers, ce divertissement. 1410
 Nous le donnons autant, et sans qu'on s'en rebute,
 Et sans que cette pièce approche de sa chute.
 Mon Dépit amoureux suivit ce frère aîné,
 Et ce charmant cadet fut aussi fortuné :
 Car quand du Gros René l'on aperçut la taille ; 1415
 Quand on vit sa dondon rompre avec lui la paille ;
 Quand on m'eut vu sonner mes grelots de mulets,
 Mon bègue dédaigneux déchirer ses poulets,
 Et remener chez soi la belle désolée,
 Ce ne fut que ah! ah! dans toute l'assemblée, 1420
 Et de tous les côtés chacun cria tout haut,
 C'est là faire et jouer des pièces comme il faut.
 Le succès glorieux de ces deux grands ouvrages,
 Qui m'avaient mis au port, après tant de naufrages,
 Me mit le coeur au ventre, et je fis un cocu, 1425

Dont si j'avais voulu, j'aurais pris un écu :
 Je veux dire un écu par personne au parterre,
 Tant j'avais trouvé l'art de gagner et de plaire.
 Que vous dirai-je, enfin, le reste est tout constant,
 Dix pièces, oui morbleu, dix pièces, tout autant, 1430
 Ont depuis ce temps-là sorti de ma cervelle :
 Mais dix pièces, morbleu, de plus belle en plus belle :
 De sorte qu'à présent, si je n'en suis l'auteur,
 Quelque pièce qu'on joue, on en a mal au coeur ;
 Et fut-elle jouée à l'Hôtel de Bourgogne, 1435
 L'auteur n'en est qu'un fat, et l'acteur qu'un ivrogne.
 Que d'honneurs, compagnons, après tant de mépris,
 Qui de vous avec moi n'en serait pas surpris !
 Mais qui ne le serait encore davantage,
 De voir qu'en moins de rien, des gueux à triple étage, 1440
 Des caimans vagabonds, morts de faim, demi-nus,
 Soient devenus si gros, si gras, et si dodus,
 Et soient si bien vêtus des pieds jusques au crâne,
 Que le moindre de vous porte à présent la panne :
 Vous me devez ces biens, ingrats, dénaturés : 1445
 Mon esprit et mes soins vous les ont procurés,
 Et lâches, toutefois, loin de le reconnaître,
 En valets révoltés vous traitez votre maître ;
 Vous le voulez contraindre à suivre vos avis,
 Et vous ne seriez plus, s'il les avait suivis. 1450
 Répondez maintenant, répondez fripe-sauce ;
 L'histoire que je conte est-elle vraie ou fausse ?
 N'entreprenez-vous pas de me donner la loi ?
 Et de vous, toutefois, qui se peut plaindre ?

(ensemble, fort haut)

TOUTE LA TROUPE (*ensemble, fort haut*)

Moi ?

1455

ELOMIRE (*en bouchant ses oreilles*)

Ah ! Pour un Dom Japhet, ils me prennent sans doute ;
Mais qu'on parle autrement, si l'on veut que j'écoute :
Bas, et l'un après l'autre ; ou...

TOUTE LA TROUPE (*ensemble, et fort haut*)

Qui commencera ?

ELOMIRE (*en colère*)

Le diable, si l'on veut ; oui parle qui voudra.

1460

TOUTE LA TROUPE (*ensemble, et fort haut*)

Donc...

ELOMIRE (*Interrompant, se bouchant derechef les oreilles*)

Donc, me voilà sourd : hé, de grâce, Angélique,
Parle, aussi bien j'ai dit quelque mot qui te pique.

ANGÉLIQUE

Oui, oui, je suis piquée, et c'est avec raison :
Non pas comme tu crois, pour cette exhalaison
Dont ta langue m'accuse avec tant d'insolence ;
Car tu mens, et ce mot suffit pour ma défense :
Mais ce qui m'a piquée, et qui me pique au vif,
C'est de voir que le fils... je ne dis pas d'un juif ;
Quoique juif et fripier soit quasi même chose :

1465

1470

C'est, dis-je, qu'un tel fat nous censure et nous glose,
Nous traite de canaille, et principalement
Mes frères, qui l'ont fait ce qu'il est maintenant :
J'entends comédien, dont il tire la gloire
Qu'il nous vient d'étaler, racontant son histoire.

1475

ELOMIRE

Tes frères ? Qui, ce bègue et ce borgne boiteux ?

ANGÉLIQUE

Eux-mêmes, oui maroufle, eux-mêmes, ce sont eux ;
Mais les ingrats, dis-tu, n'ont jamais de mémoire,
Il faut pour te confondre, en dire ici l'histoire :
En quarante, ou fort peu de temps auparavant,
Il sortit du collège, âne comme devant :
Mais son père ayant su que moyennant finance,
Dans Orléans un âne obtenait sa licence,
Il y mena le sien ; c'est-à-dire ce fieux
Que vous voyez ici, ce rogue audacieux.
Il l'endoctora donc, moyennant sa pécune ;
Et croyant qu'au barreau ce fils ferait fortune,
Il le fit avocat, ainsi qu'il vous a dit,
Et le para d'habits qu'il fit faire à crédit :
Mais, de grâce, admirez l'étrange ingratitude,
Au lieu de se donner tout à fait à l'étude,
Pour plaire à ce bon père, et plaider doctement,
Il ne fut au Palais qu'une fois seulement.
Cependant, savez-vous ce que faisait le drôle ?
Chez deux grands charlatans il apprenait un rôle,
Chez ces originaux, l'Orvietan et Bary,
Dont le fat se croyait déjà le favori.

1480

1485

1490

1495

ELOMIRE

Pour l'Orvietan, d'accord ; mais pour Bary, je nie
D'avoir jamais brigué place en sa compagnie.

ANGÉLIQUE

Tu briguas chez Bary le quatrième emploi : 1500
Bary t'en refusa ; tu t'en plaignis à moi :
Et je me souviens bien qu'en ce temps-là, mes frères
T'en gaussaient, t'appelant le mangeur de vipères.
Car tu fus si privé de sens et de raison,
Et si persuadé de son contre-poison, 1505
Que tu t'offris à lui pour faire ses épreuves :
Quoiqu'en notre quartier nous connussions les venues.
De six fameux bouffons crevés dans cet emploi.
Ce fut là que chez nous on eut pitié de toi.
Car mes frères voulant prévenir ta folie, 1510
Dirent qu'il nous fallait faire la comédie :
Et tu fus si ravi d'espérer cet honneur,
Où, comme tu disais, gisait tout ton bonheur,
Qu'en ce premier transport de ton âme ravie,
Tu les nommas cent fois ton salut et ta vie. 1515
Toutefois, double ingrat, aux dépens de ta foi,
Tu n'as que des mépris et pour eux et pour moi.
Et parce que tu crois avoir le vent en poupe,
Tu traites de hauteur, et nous, et notre troupe.

ELOMIRE

Pourquoi non, suis-je pas le maître de vous tous ? 1520

TOUTE LA TROUPE *(ensemble et haut)*

Le maître double fat, en est-il parmi nous ?

ELOMIRE

Ah vous recommencez à brailler tous ensemble ?

FLORIMONT

Camarades, songeons à ce qui nous assemble ;
Et quittant la querelle, et l'injure et le bruit,
Laissez-moi chapitrer Élomire avec fruit.
Apprends de grâce apprends, que ce n'est point l'envie
Qui nous fait censurer tes pièces et ta vie,
Élomire, et sois sûr que notre unique but
Est notre propre honneur, et ton propre salut.

1525

ELOMIRE

Mon salut ? Je suis donc dans un péril extrême ?

1530

FLORIMONT

Oui, grâce aux saletés de ta tarte à la crème ;
Grâce à ton Imposteur, dont les impiétés
T'apprêtent des fagots déjà de tous côtés.

ELOMIRE

Hé ! Ce sont des cotrets.

FLORIMONT

Trêve de raillerie ;
Le cotret pourrait bien être de la partie :
Mille gens de la cour que tu joues...

1535

ELOMIRE *(d'un air méprisant, branlant ta tête)*

Ces gens...

FLORIMONT

Ces gens ont les bras longs, et les coups fort pesants.
Gardes de les sentir. Mais, sans plus m'interrompre,
Saches que tout à l'heure, il faut changer ou rompre.
Banni donc du théâtre et ta prose et tes vers,
Ou t'apprêtes tout seul à ces justes revers.

1540

ELOMIRE

Mais après que jouer, les pièces de Corneille !
Tu sais qu'on nous y siffle, y fissions-nous merveille.

1545

FLORIMONT

Merveilles, justes Dieux ! En fimes-nous jamais ?
Et comment le pouvoir, aux rôles que tu fais ?

ELOMIRE

Je fais le premier rôle ; et le fais d'importance ;
Quelque sujet qu'il traite.

FLORIMONT

As-tu cette créance ?
Et ton orgueil peut-il t'aveugler à ce point,
Que de faire si mal, et de ne le voir point ?
Quoi ? Dans le sérieux tu crois faire merveilles ?

1550

ELOMIRE

Quoi tu peux démentir tes yeux et tes oreilles ?

FLORIMONT

T'en veux-tu rapporter à tes meilleurs amis ?

1555

ELOMIRE

D'accord.

SCÈNE III

Le portier des Comédiens, Élomire, Angélique, Plusieurs autres et comédiennes, Le Valet, Florimont, Rosidor.

LE PORTIER

Le Chevalier, le Comte et le Marquis
Sont là-bas ?

ELOMIRE

Qui dis-tu !

LE PORTIER

Ces trois Messieurs sans queue,
Dont les couleurs des gens sont feuille-morte et bleue.

1560

(Le portier s'en va, Élomire continue parlant à Florimont.)

ELOMIRE

Ah, je sais, fais monter.

Ce sont des connaisseux,
Surtout le chevalier.

FLORIMONT

Eh bien, si tu le veux,
Ils pourront sur-le-champ vider notre querelle.

1565

ELOMIRE

J'y consens ; et je sois berné, si j'en appelle.

SCÈNE QUATRIÈME ET DERNIÈRE

Le Chevalier, Le Comte, Le Marquis, Élomire, Angélique, Plusieurs autres comédiens et comédiennes, Le Valet, Florimont, Rosidor.

ELOMIRE

Vous ne pouviez jamais venir plus à propos,
Pour nous servir d'amis, et nous mettre en repos.
Sans vous, nous étions prêts de rompre notre troupe.

1570

LE CHEVALIER

La rompre, dans un temps qu'elle a le vent en poupe,
Ce serait, ce me semble assez mal aviser ;
Mais d'où vient ce divorce.

FLORIMONT

Et qui le peut causer
Qu'Élomire !

1575

ELOMIRE (*en raillant*)

Élomire a toujours fait merveilles
Il a scandalisé des yeux, et des oreilles.
Perversi des esprits, et corrompu des mœurs ;
Enfin, c'est un démon, si l'on croit ces docteurs.
Le diable les confonde, eux et leur calomnie.
Mais il s'agit ici d'un point de comédie,
Qui m'importe bien plus que tous ces sots discours.

1580

LE CHEVALIER

Quel est-il ?

ELOMIRE

Ces rêveurs qui m'insultent toujours,
Disent qu'au sérieux, je ne suis qu'une bête :
Et cette impertinence est si fort dans leur tête,
Que le diable, je crois, ne l'en ôterait pas.

1585

LE CHEVALIER

Quoi c'est là ce grand point qui cause vos débats ?

ELOMIRE

Lui-même.

LE CHEVALIER

Eh bien! Il faut terminer ces grabuges.

1590

FLORIMONT

De grâce, faites-le ; nous vous en faisons juges.

LE CHEVALIER

Juges d'un point comique : ah ! c'est nous faire honneur.
D'autant plus qu'il s'agit de juger d'un acteur ;
Et d'un acteur, encor, tel que l'est Élomire.

FLORIMONT

C'est-à-dire fort grand, dans les pièces pour rire ;
Moyennant que le drôle en soit pourtant l'auteur ;
Car, aux pièces d'autrui, je suis son serviteur ?
De sa vie, il n'entra dans le sens d'aucun autre.

1595

ELOMIRE

C'est là ton sentiment ; mais ce n'est pas le nôtre.

LE CHEVALIER *(à Élomire)*

Récite donc des vers, et des plus sérieux.

1600

(Élomire, déclame.)

ELOMIRE

J'en vais dire à tirer les larmes de vos yeux.
Écoutez, je vais dire une fort belle stance ;
Surtout observez bien mon geste et ma cadence.
Pourquoi donc...

LE CHEVALIER *(interrompant Élomire)*

Plus de stance ; ah ! ce n'est pas ton fait.

1605

ELOMIRE

Tout de bon ?

LE CHEVALIER

Tout de bon.

ELOMIRE

En effet !

LE CHEVALIER

En effet.

(Élomire recommence à réciter des vers, avec plus de gestes qu'auparavant.)

ELOMIRE

Disons donc d'autres vers qui soient plus magnifiques, 1610
Et que mon action rende plus pathétiques.
Que dites-vous, Climene ! Ah ! Plutôt l'Univers
Retourne en son chaos, que tout soit à l'envers ;
Que tout périsse ensemble, et le Ciel et la Terre,
Plutôt que tant soit peu je vous puisse déplaire. 1615
Mais que dis-je, insensé ? Ne vous déplais-je pas.
Ne vous fuis-je pas seul souhaiter le trépas ?
Un autre que Tircis cause-t-il votre peine ;
Et ne suis-je pas seul votre fléau, Climène.
Oui Climène, c'est moi dont le coupable amour 1620
Vous veut faire quitter Filidas et le jour :
C'est moi qui fais l'ennui dont votre coeur soupire,
Et qui fais tous les maux sous lesquels il expire ;
Ah ! Si je pouvais vaincre un si fier ennemi ;

Ou tout du moins, briser mes chaînes à demi ? 1625
Si cette passion que mon âme transporte,
Était un peu plus lente, était un peu moins forte :
Et que dans ces élans, je pusse sans ma mort,
Vous céder, en faisant un généreux effort ;
Que vous venez bientôt, adorable Climène, 1630
Quelle horreur a Tircis, de causer votre peine ;
Combien pour tous vos maux il endure de mal,
Et jusqu'à quel excès il aime son rival !
Mais cette passion, cet amour et ces chaînes,
Sont des chevaux fougueux qui n'ont ni mors ni rênes, 1635
Ils m'emportent partout avec tant de raideur,
Que ma chute peut seule apaiser leur fureur.
Tombons donc ! Aussi bien ma chute est légitime,
Puisque je ne saurais l'éviter sans un crime ;
Oui... 1640

LE CHEVALIER (*l'interrompant*)

Fais-tu de ton mieux, Élomire ?

ELOMIRE

Pourquoi ?

LE CHEVALIER

Parce que tu le dois ; sinon, prends garde à toi.

ELOMIRE (*étonné*)

Quoi, je ne fais pas bien ?

LE CHEVALIER

Comment, bien, au contraire ; 1645

Je ne t'ai, sur ma foi, jamais vu si mal faire.
Que t'en semble, Marquis ?

LE MARQUIS

Que m'en semblerait-il,
Pour en juger ainsi, faut-il être subtil ?

LE CHEVALIER

Et toi, comte ?

1650

LE COMTE

Pour moi, je suis sur des épines,
Quand je l'entends parler, ou que je vois ses mines.

ELOMIRE

Ne jugez pas encor ; quatre vers seulement,
Vous vont désabuser.

LE CHEVALIER

Dis-les donc promptement.

1655

(Il recommence à réciter avec encore plus de mauvais gestes.)

ELOMIRE

Après tout, qui vous porte à m'être si cruelle ?
Filidas est-il plus amoureux, plus fidèle ;
Est-il plus beau que moi, vous mérite-t-il mieux ?
N'ai-je pas comme lui de quoi plaire à vos yeux ;
Mais quand ce Filidas vous plairait davantage ;
Quand du plus beau des Dieux il aurait le visage,

1660

Et quand il en aurait toutes les qualités,
N'étant pas Roi, ce choix fait tort à vos beautés.
Ah..

LE CHEVALIER (*interrompant derechef Élomire, et brusquement*)

De grâce, tais-toi ; crois-moi, cher Mascarille, 1665
Fais toujours le docteur, ou fais toujours le drille,
Car enfin, il est temps de te désabuser,
Tu ne naquis jamais que pour faquiniser ;
Ces rôles d'amoureux ont l'action trop tendre ;
Il faut par un regard, savoir se faire entendre, 1670
Et par le doux accord d'un mot et d'un soupir,
Toucher ses auditeurs de ce qu'on feint souffrir,
Mais si tu te voyais, quand tu veux contrefaire
Un amant dédaigné qui s'efforce de plaire ;
Si tu voyais tes yeux hagards et de travers ; 1675
Ta grande bouche ouverte, en prononçant un vers,
Et ton col renversé sur tes larges épaules,
Qui pourraient à bon droit être l'appui de gaules ;
Si, dis-je...

ÉLOMIRE (*interrompant le chevalier*)

Cela dit qu'il faut faquiniser, 1680
Eh bien, faquinisons ; mais comment apaiser
Ces critiques docteurs, qui me traitent d'impie,
Et de maître d'école, en fait de vilenie ?

LE CHEVALIER

Il n'est rien plus aisé ? Tu n'as qu'à retrancher
Tout ce que dans tes vers tu t'es vu reprocher. 1685

ELOMIRE

Je m'en garderai bien.

LE CHEVALIER

Et pourquoi ?

ELOMIRE

Pourquoi ? Parce :

Il en resterait plus que pour faire une farce.

LE CHEVALIER

Eh bien, la farce est bonne après le sérieux :

1690

Tu la joueras toi-même, et la joueras des mieux.

Et même avecque gloire : a-t-on, dans ce royaume,

Jamais vu des acteurs pareils à Gros-Guillaume,

Gautier et Turlupin ? De leur temps toutefois,

Le sérieux était le grand goût des Français.

1695

Mais après qu'on avait admiré Bellerose,

Ces trois fameux bouffons triomphaient par leur prose,

Et l'innocent plaisir, dont ils charmaient les coeurs,

Les faisait adorer de tous les spectateurs.

ELOMIRE

Parbleu, l'avis me plaît, j'en veux faire de même ;

1700

Et je vais tout châtrer, jusqu'à Tarte à la crème.

Pour ces rôles transis, les prenne qui voudra ;

Je ferai désormais tout ce qu'on résoudra.

FLORIMONT

Nous ferons donc pleurer, et puis tu feras rire.

ELOMIRE

J'accepte le parti.

1705

FLORIMONT

Mais garde-toi d'écrire
Rien de sale et d'impie, et qui choque les mœurs ;
Autrement, sans quartier.

LE CHEVALIER

Il l'a promis, Messieurs.

ELOMIRE

Je l'ai déjà juré ; derechef, je le jure :
Je ne ferai plus rien capable de censure.

1710

FLORIMONT

En ce cas, nous allons faire enrager l'Hôtel.

ROSIDOR

Et nous crever de monde.

LE CHEVALIER

En effet, rien de tel
Ne se verra jamais.

1715

FLORIMONT *(parlant au Chevalier, au Comte et au Marquis)*

Nous serons redevables,
De cet heureux succès, à vos soins favorables.

Aussi, Messieurs...

(Ils sortent tous trois et tous les comédiens ensuite : après quoi, on cache le théâtre avec la toile, comme il était auparavant ; ce qui finit Le Divorce comique, et fait continuer la scène du quatrième acte par le Vritable Élomire, et les autres qui sont dans la loge.)

LE CHEVALIER *(s'en allant avec le Comte et le Marquis)*

Adieu ; mais avertissez-nous,
Alors que vous jouerez de la sorte chez vous.
Je le dis derechef, j'en attends des merveilles,
Et j'en veux régaler mes yeux et mes oreilles.

1720

ELOMIRE *(bas)*

Lazarille, j'en tiens !

LAZARILLE *(bas)*

Il n'en faut dire rien.

ELOMIRE *(bas)*

Non, mais si je guéris, je m'en souviendrai bien ;
Et l'auteur apprendra dans peu, par sa satire,
Qu'on rit à ses dépens, quand on rit d'Élomire :
Car j'aurai ma revanche, ou bientôt je mourrai.

1725

ALPHÉE

Eh bien, gland médecin du fameux Sennelay,
Vous voyez maintenant que je ne suis pas seule
Qui, contle Mascalile ait déployé sa gueule.
L'autheul de cette pièce, ainsi que vous voyez,
Ne l'a pas mal daubé, du clane jusqu'aux pieds ;

1730

Mais ce qui me lavit, dedans cette satile,
C'est que tout en est vlay, et que tout y fait lile.

1735

ELOMIRE *(bas à Lazarille)*

Elle ment ; si j'osais...

LAZARILLE *(bas à Élomire)*

Gardez-vous de causer.

ORONTE

Voici l'heure du bal, allons nous déguiser.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Alcandre, Caliste, Les Conviés au bal, Un Laquais.

(Cette scène est dans une salle préparée pour un bal, où il y a compagnie, et des violons.)

ALCANDRE *(à un laquais)*

Qu'on donne ordre, Laquais, de faire entrer les masques ?

CALISTE

Quelle est leur mascarade ?

1740

ALCANDRE

Elle est des plus fantasques :

Et comme ils ont en main chacun un instrument,

Sans doute ils donneront du divertissement :

Les voici ; peut-on voir de plus parfaits grotesques ?

CALISTE *(voyant entrer les masques)*

C'est Esculape et Môme ; ô Dieux ! Qu'ils sont grotesques ?

1745

SCÈNE II

Deux musiciens représentant Esculape ET Mome, Oronte, Climante, Cléarque, Élomire, Lazarille, Clarice, Lucinde, Alphée, Lucille tous masquez et tenant en main chacun un instrument, Alcandre, Caliste, Les Convies.

(Esculape et Mome chantent en forme de dialogue le récit qui suit et les autres le répètent.)

(RÉCIT DE LA MASCARADE.)

ESCULAPE ET MOME

Rien n'égale la santé,
Belles, chérissez-là par dessus toutes choses :
Elle fait de votre beauté
Tous les lys et toutes les roses :
Sans elle vous n'auriez que de faibles appas, 1750
Encor ne les verrions-nous pas.
Je suis le Dieu qui la donne
À tous les autres Dieux, même à celui qui tonne ;
Et si vous me voyez ici,
C'est pour vous la donner aussi. 1755

MOME

Esculape est un pipeur,
N'écoutez point sa voix, adorables mortelles :
Si vous êtes de belle humeur
Vous demeurerez toujours belles :
La joie est la santé que demandent vos yeux ; 1760
Elle seule charme les Dieux :
Je suis celui qui la donne
Aux Déesses du ciel, pour plaire au Dieu qui tonne :
Et si vous me voyez ici,

C'est pour vous la donner aussi.

1765

ESCULAPE

Quoi ! Ce Tabarin des Cieux,
Ce Mome qui cent fois reconnu ma puissance,
Viendra m'insulter en ces lieux,
Et ne craindra point ma vengeance ?
Non, non, ne souffrons point de cet enfariné,
Sus, amis, pour être berné,
Qu'aux médecins on le donne :
Cet ordre plaît aux Dieux, même à celui qui tonne,
Et si vous nous voyez ici,
C'est parce qu'il leur plaît aussi.

1770

1775

SCÈNE III

L'exempt, Le Balafré, Sans-malice, Plusieurs Autres Archers, Esculape, Mome, Oronte, Climante, Clearque, Élomire, Lazarille, Clarice, Lucinde, Alphée, Lucille, Alcandre, Caliste, Les Conviés.

(À Alcandre qui va à lui.)

L'EXEMPT

Archers, en haie, et tous vis-à-vis de la porte ;
Mais qu'on garde surtout que personne ne sorte.
Demeurez là, Monsieur ; mais qu'on ne craigne rien.

ALCANDRE *(à l'Exempt)*

Guet, me connaissez-vous ?

L'EXEMPT

Oui, je vous connais bien,
Et je sais ce qu'on doit aux gens de votre sorte.

1780

ALCANDRE

Pourquoi donc à mon nez vous saisir de ma porte ?

L'EXEMPT

Parce qu'un assassin est parmi ces masqués,
Que je veux l'avoir vif ou mort.

ALCANDRE

Vous vous moquez ;
Je connais trop tous ceux qui sont dans cette bande.

1785

(Arrachant brusquement le masque à Oronte.)

(Connaissant Oronte.)

L'EXEMPT *(montrant son bâton)*

Connaissez ce bâton, Monsieur, et qu'on lui rende
Du respect ; ou sachez que vous en répondez.
Allons, le masque bas ; vite, vous marchandez ?
Quoi ! Vous, mon médecin ? Vous-même ; vous, Oronte ?
Vous en masque ? Ah ! Ma foi, vous devriez avoir honte ;
Vous en masque, grands Dieux, avec des assassins ?

1790

ORONTE

Vous nommez donc ainsi Messieurs les médecins ?
Car ceux que vous voyez le sont tous, et leurs femmes.

L'EXEMPT *(s'adressant à Élomire et à Lazarille, qui se sont démasqués, avec tous les autres)*

Ceux-là ne le sont pas ; qu'êtes-vous bonnes âmes ?
Car vos visages ont un certain air...

1795

ELOMIRE

Croyez
Que vous parleriez mieux si vous me connaissiez.

ALCANDRE

Prenez garde, Monsieur, c'est le Bassa Sigale.

L'EXEMPT

Qui ? Ce fourbe qui fuit, de peur qu'on ne l'empale ?

1800

ELOMIRE

Je n'eus jamais ce nom, ni cette qualité.

ALCANDRE

Sous ce nom-là, pourtant, vous m'avez consulté,
Si vous ne l'êtes pas, vous êtes un grand fourbe :
Voyez-vous ce petit bout d'homme qui se courbe
Derrière lui, c'était son secrétaire...

1805

LAZARILLE *(se redressant)*

Eh bien ;
J'étais son secrétaire, et je ne suis plus rien :
Concluez ?

(Se tournant vers Élomire.)

L'EXEMPT

Sur ma foi, ce petit homme est drôle ;
Dans une comédie, il jouerait un bon rôle. 1810
Mais de grâce, Monsieur, qu'êtes-vous ? Car, enfin,
Je sais qu'il est entré céans un assassin ;
Qu'il cachait, comme vous, son visage d'un masque,
Et tenait comme vous un gros tambour de basque.
Je ne crois pas, Monsieur, qu'après un tel rapport 1815
De l'assassin, à vous, je puisse avoir grand tort,
Quand je vous traînerai dans la Conciergerie,
D'autant plus que pas un de cette compagnie
Ne sait ni votre nom, ni quel est le pays
D'où vous êtes, et dont certes, je m'ébahis. 1820
Quoi ! Malgré tout cela, vous n'ouvrez pas la bouche ?

LE BALAFRÉ

C'est sans doute, Monsieur, que le remords le touche,
C'est notre homme ; et je vais, si vous le trouvez bon,
Le lier pieds et poings.

L'EXEMPT

Direz-vous votre nom ? 1825

ELOMIRE

Hélas ! Monsieur, je suis un Espagnol malade,
Qui...

L'EXEMPT

Fourbe, en cet état va-t-on en mascarade ?

ELOMIRE

Oui, Monsieur, l'on fait plus, l'on boit à rouges bords,
On rit, on chante, on joue, on s'égaye le corps,
Quand c'est de Sennelay le grand urinaliste,
Qui traite un hypocondre, et non pas un chimiste.

1830

L'EXEMPT

Quoi ! Pour faire le fou, vous pensez m'abuser ?
Ah ! Ma foi, je m'en vais vous faire dégoiser,
Devant qu'il soit deux jours, de la belle manière ;
Ou nous verrons tarir fontaines et rivière :
Oui, fourbe, nous saurons bientôt votre dessein ;
Nous vous saurons tirer la vérité du sein.
Balaféré, qu'on le lie ?

1835

ELOMIRE (à Oronte)

Ô Dieux ! Est-il possible,
Qu'un homme tel que vous ait le coeur insensible ?
Quoi donc ? De Sennelay, merveilleux médecin,
Vous me souffrez nommer fou, perfide, assassin,
Archi-fourbe : pour fou, passe, ma maladie
Est telle, dites-vous, par ma mélancolie :
Mais pour ces autres noms, vous savez comme moi
Que je ne les ai point.

1840

1845

L'EXEMPT

Cet homme est fou, ma foi ?

Qu'est-ce que Sennelay ? Qu'est-ce qu'urinaliste ?
Qu'est-ce que votre mal ? N'êtes-vous point l'uliste ?
Ces gens-là, d'ordinaire, ont un langage obscur
Qu'on entend justement comme l'entend un mur.

1850

ELOMIRE (*à Clitandre*)

Climante, vous savez...

CLIMANTE

Quoi, que je suis Climante ;
Si vous en voulez plus, vous voulez que je mente.

1855

ELOMIRE

Mais, Monsieur, vous savez si je suis l'assassin
Que l'on cherche ?

CLIMANTE

Je sais que je suis médecin
De Paris ; et de plus, qu'Oronte l'est de même :
Mais d'où vient qu'à ces mots vous devenez tout blême ?

1860

ELOMIRE (*bas à Lazarille*)

Je suis mort, Lazarille.

LAZARILLE (*bas*)

Espérez jusqu'au bout :
Mais qu'on ne sache point qui vous êtes, surtout.

ELOMIRE *(bas)*

Je m'en garderai bien.

L'EXEMPT *(à Élomire)*

Que venez-vous de dire ?

1865

ELOMIRE *(en toussant bien fort)*

Rien du tout.

L'EXEMPT

Vous mentez.

LE BALAFRÉ

Monsieur, c'est Élomire :

Oui c'est lui, je le viens de connaître à sa toux.

L'EXEMPT

Lui ?

1870

ORONTE

Lui-même, qui sort de l'hôpital des fous :

Je dis de l'hôpital du grand urinaliste.

ELOMIRE *(à Oronte)*

Vous m'avez donc joué, Monsieur ?

ORONTE

Oui, Jean-Baptiste ;

Oui, Bassa ; oui, Guzman ; nous vous avons joué.

1875

ELOMIRE

Par ma foi, j'en suis quitte à peu ; Dieu soit loué :
Je me croyais déjà dans la Conciergerie,
Et de là dans la place, où...

L'EXEMPT

Badauderie ?
Vous vous entendez tous, et je m'entends aussi.
Balafgré, qu'on le lie, et qu'on l'ôte d'ici.

1880

ELOMIRE

Ah ! Tous les médecins ont pour moi tant de haine,
Que si j'étais coupable, ils le diraient sans peine.
Oui, sans doute, ils seraient ravis de m'accuser,
Et pas un d'eux, Monsieur, ne voudrait m'excuser.

1885

LE BALAFGRÉ *(liant les bras d'Élomire)*

Allons, causeur, allons ; aide moi Sans-Malice ?

ELOMIRE *(se voyant lié)*

Fit-on jamais, ô Dieu ! Une telle injustice !

ORONTE *(gaussant Élomire)*

Le pauvre homme ! Messieurs, vous lui rompez les bras ?
Prenez garde, il les a, dit-on, fort délicats ?
Peut-être qu'au sortir de la Conciergerie,
Il en aura besoin : choyez-les, je vous prie ?

1890

ELOMIRE (*à l'exempt, se jetant à ses pieds*)

Monsieur, ayez pitié...

L'EXEMPT

Pitié d'un assassin ?

ELOMIRE

Je le serais, Monsieur, si j'étais médecin ?
Mais je ne le suis pas, vous le savez vous-même.

1895

ORONTE

Il nous nomme assassins, ô l'impudence extrême !
Que ne dirait-il point, s'il était hors d'ici ?

L'EXEMPT

Messieurs, il parlera fort peu de temps ainsi ;
Moyennant quelques pots de belle eau toute pure,
Je le ferai bientôt changer de tablature ;
Mais c'est trop épargner un insolent causeur ;
Qu'on marche.

1900

ELOMIRE (*se voyant entraîné*)

Lazarile, à moi ?

LAZARILLE (*le suivant*)

J'y suis, Monsieur.

(*voyant qu'on entraîne Élomire*)

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE (*voyant qu'on entraîne Élomire*)

Le pauvre homme ?

1905

ORONTE (*après qu'Élomire et ceux qui le mènent ne paraissent plus*)

Ma foi, c'est par trop, ce me semble :
Il croit aller en grève.

CLIMANTE

Et si vrai, qu'il en tremble.

ORONTE

S'il en mourait ?

CLEARQUE

Qu'importe, il meurt bien d'autres fous
En nos mains.

1910

ORONTE

Mais, enfin, que dirait-on de nous ?

(L'exempt rentre, Cléarque continue.)

CLEARQUE

On en dirait, ma foi, ce qu'on en voudrait dire ;
Mais quoi que l'on en dît, je n'en ferais que rire.
L'exempt revient ?

1915

CLIMANTE (à l'Exempt)

Eh bien ! L'as-tu fait expirer ?

L'EXEMPT

Donnez-moi, s'il vous plaît, le temps de respirer :
 J'ai tant ri, que j'en ai presque perdu l'haleine,
 Ayant mis notre fou dans la chambre prochaine,
 Avec son Lazarille et notre Balafré : 1920
 Je les ai laissés seuls ; et puis étant rentré
 Sans être vu, j'ai ouï ce que je vais vous dire.
 Illustre Balafré, dit tout bas Élomire,
 L'occasion est chauve, et qui ne la prend pas,
 Alors qu'il la rencontre, est mis au rang des fats. 1925
 Monsieur, je n'entends rien à ces belles paroles ;
 Mais je sais ce qu'on fait quand on tient des pistoles,
 Lui répond le Balafré ; et si vous en doutiez,
 Il ne tiendrait qu'à vous que vous ne le vissiez.
 Élomire à ces mots, lui met en main sa bourse : 1930
 Le Balafré la prend, disant Je suis votre ourse,
 Suivez-moi : cela dit, le drôle fait le saut
 De la fenêtre en bas, l'étage est assez haut :
 Quoiqu'il soit le premier, toutefois Élomire,
 Et c'est ceci, ma foi, qui m'a le plus fait rire, 1935
 Autant pressé de joindre un si grand conducteur,
 Qu'aveuglé de l'excès de sa mortelle peur,
 Le suit si prestement, et par la même route,
 Qu'il tombe sur son guide ; il l'eût crevé, sans doute,
 Si notre balafré, plus dur que n'est le fer, 1940
 Ne l'eût d'un coup de reins fait retourner en l'air.
 Élomire retombe, et soudain se redresse,
 Et gagne le taillis d'une belle vitesse.

ORONTE

Et le bon Lazarille ?

L'EXEMPT

Il est encore ici.

1945

ORONTE

Notre vengeance est due à ses soins.

L'EXEMPT

Dieu merci,
Nous le pouvons payer aux dépens d'Élomire ;
Car nous avons sa bourse.

ORONTE

Il aura donc fait rire
À ses frais, ceux qu'il a tant de fois outragés.

1950

L'EXEMPT

C'est assez : allons boire aux médecins vengés.